

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA GÉNÉREUSE ALLE- MANDE

MARESCHAL, ANDRÉ

Tragi-comédie — 1631

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CAMILLE	127 rép.	ADRASTE	26 rép.
ARISTANDRE	82 rép.	ROSELINE	17 rép.
CLORIANDE	66 rép.	FELISMON	13 rép.
CORYLÉON	54 rép.	LE MÉDECIN	7 rép.
LE GEÔLIER	44 rép.	GARDE I	7 rép.
L'EXEMPT	42 rép.	L'ÉCUYER	5 rép.
MÉNIPE	36 rép.	GARDE II	4 rép.
ÉLYSE	31 rép.	GARDE III	4 rép.

SOMMAIRE

👉 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	25
ACTE III	59
ACTE IV	85
ACTE V	104

ACTE I

SCÈNE I

Cloriande, Coryléon.

(Le Prince arrive tout triste et tout en colère.)

CLORIANDE *(seule)*

Dois-je me réjouir ? Ou si je dois me plaindre
D'avoir pu par malheur à mes souhaits atteindre ?
Est-ce pour m'obliger, ô sort injurieux,
Qu'armé pour mon désir tu parais furieux ?
Un effet si sanglant, m'est-il doncque propice ?
Fallait-il, Roseline, après ton précipice
Voir encore deux cœurs au mien sacrifiés,
Deux esprits par le mien honteusement liés ?
Le destin, pour ôter à mes vœux tout obstacle,
Pour moi d'un seul malheur a fait double miracle ;
L'un mettant l'autre à mort m'en décharge par là,
La mort de celui-ci m'arrête celui-là ;
Vachles m'importunait, Aristandre l'outrage,
Aristandre fuyait, et Vachles me l'engage ;
Pour mon bien leur malheur semble avoir combattu,
Je tire également profit de leur vertu,
(S'il faut ainsi nommer une action trop prompte,
Vainqueur, comme vaincu, moi seule je les dompte :

Je doute si mon coeur est plus ou moins affligé,
Ou plus content de voir Aristandre engagé, 20
Si je dois plus avoir de pitié de sa peine,
Que de bénir son mal, et d'adorer la chaîne
(Toute rude qu'elle est) qui le tient en prison,
Qui de sa cruauté me fera la raison,
Qui me pourra prêter le temps et l'industrie 25
De l'obliger d'avoir pitié de ma furie,
Pour sortir de son mal, d'entrer dedans le mien,
De faire l'un pour l'autre, avançant notre bien :
Que j'aime son malheur, à qui je dois mes larmes !
Que mon sort et le sien, tous cruels, ont de charmes ! 30
Que son mal me plaira, quand je le souffrirai !
Au-devant des travaux la première j'irai,
J'irai ? Quoi ? Sur ce point encore je demeure ?
Non non, c'est déjà trop, s'il a souffert une heure :
Dormez-vous, mon amour, et ma fidélité ? 35
Sus, il faut le tirer de sa captivité ;
Je veux pour l'obliger, faire en sorte qu'il tienne
Sa liberté de moi, qui lui tendrai la mienne,
Et mon coeur, pour le prix de son dégagement,
Je veux même en perdant profiter sagement : 40
Que Vachles soit tué, Roseline captive,
Cela me touche peu, pourvu que l'autre vive,
Aristandre, pourvu que tu pusses aimer,
Je verrais sans regret le monde s'abîmer,
Je verrais... Mot ; voici qui me ferme la bouche ; 45
Je vais bien adoucir ce visage farouche.
Doncque toujours ainsi je vous verrai troublé ?

CORYLÉON

Oui, tant que je serai de malheur accablé.

CLORIANDE

Mon Frère, voulez-vous ouïr une parole ?

CORYLÉON

J'en entendrai dix mille, et rien ne me console.

50

CLORIANDE

Que dedans vos tourments vous êtes obstiné !

CORYLÉON

Comme un homme, de joie et d'honneur ruiné.

CLORIANDE

Je ne puis plus enfin ni feindre, ni me taire ;
Et dussé-je courir hasard de vous déplaire,
Je vous dirai, mon Frère, en pure vérité
Que vous rendrez le Ciel contre vous irrité,
Si vous tirez à vous de si loin l'infortune
Qu'il faille qu'hors de vous le sort vous importune :
Et bien, Vachles est mort, l'impudence et l'orgueil
Ont mis un Assassin dans un honteux cercueil ;
Est-ce là pour en perdre et l'honneur et la joie ?
C'est aimer ses douleurs qui si la les emploie.

55

60

CORYLÉON

Vous ne me touchez pas où la douleur me cuit ;
Il est vrai que ce mal encore me poursuit,
Que de l'Ambassadeur il faut que je réponde ;
Ma plaie est plus sanglante, hélas ! Plus je la sonde ;
Si je pense à ton sort, déplorable beauté,

65

Je trouve mon malheur dedans ma cruauté ;
Roseline ! Ah ! Ce nom dans ma bouche m'accuse.

CLORIANDE (*parlant bas*)

Courage, nous l'aurons, il donne dans ma ruse. 70
Oui, ce nom vous reproche une infâme rigueur,
Ses larmes vous devraient entrer dedans le coeur,
Un soupir, de ses yeux une goutte versée
Amollirait une âme au carnage exercée :
L'innocente sans fin doit-elle ainsi gémir 75
Sous l'injure et les fers ? N'avez-vous pu vomir
Le fiel d'une colère (injuste reconnue)
Dans la honte mortelle où vous l'avez tenue ?
Ses vertus auraient pu porter à la pitié...

CORYLÉON

Un Tyran, je l'avoue, et même à l'amitié ; 80
J'aime son innocence, et je la veux détruire,
Ce Soleil m'éblouit à force de me luire ;
Je souffre tous les maux que je lui fis souffrir,
Ils blessent ma mémoire, et s'y viennent offrir ;
Qu'ils me pèsent au coeur, et qu'ils me chargent l'âme ! 85
L'oserais-je plus voir ? Ô bourreau de ta femme !
Ah ! Qu'à ma volonté le temps pût revenir !
C'est assez du présent, je l'ai pour me punir ;
Çà, qu'on m'apprête ici poison, feu, fer, et peste ;
Il faut mourir, le jour ne m'est plus que funeste. 90

CLORIANDE

Au contraire, il faut vivre, et laisser le destin...

CORYLÉON

Le louer ? Lui, qui m'est si cruel, et mutin.

CLORIANDE

Lui, qui tout complaisant désormais vous présage,
Tous ces vents apaisés, un calme après l'orage,
Qui vous rendra ma Soeur, ainsi que je le crois, 95
Plus chère après l'épreuve et l'honneur de sa foi :
Il faut recommencer un nouvel Hyménée,
Qu'à ce jour la douleur s'en aille terminée,
Que la joie à son tour succède à nos ennuis,
Qu'un beau jour chasse enfin tant de fâcheuses nuits ; 100
Même il faut, pour laisser ainsi toute matière
De douleur, de discorde, et de peine en arrière,
Qu'Aristandre, qu'un sort ici tient arrêté,
Reprenne en cette paix l'air, et la liberté ;
Ravie injustement, doit-on pas la lui rendre ? 105
Quelle loi ne permet enfin de se défendre ?
Lui, pour des Assassins indignement souffrir ?
Il le faut délivrer, que rien ne puisse offrir
À nos yeux, du passé la sanglante mémoire,
Que de ces mauvais jours on enterre l'histoire, 110
Que tout désordre éteint, on rende à cette Cour,
(Ma Soeur y revenant,) son éclat et son jour.

CORYLÉON

Son jour ? Il ne se peut, je ne saurais lui rendre
Que par une autre nuit, seulement dans ma cendre
Ma faute se pourrait dignement effacer ; 115
Je ne la saurais voir, il n'y faut plus penser ;
Toutefois qu'on l'appelle ; il faut même à sa vue,
Pour guérir sa douleur, que la mienne me tue ;

Oui, faites-la venir, sa pitié jugera
Quel fut mon désespoir, quand il la vengera.

120

(Parlant bas, et s'en allant.)

CLORIANDE

Non pas, mais pour rejoindre ensemble vos deux âmes,
Renouer de vos jours en une les deux trames ;
Je vais vous l'amener.
Que je travaille bien !
Pour le tien, cher Amant, je me sers de son bien.

125

CORYLÉON *(seul)*

Rassure-toi, mon coeur ; son retour le demande
Ah ! Que je le désire, et que je l'appréhende !
Non, jamais ses beaux yeux ne riront plus aux miens,
Et je verrai ma mort écrite dans les siens ;
Ses appas les plus doux porteront leurs atteintes !
Ses regards parleront, et me feront des plaintes ;
Pardonne-moi, ma Vie, et vois mon repentir,
Qui fait de mes regrets tous ces lieux retentir ;
Je mourrai, si tu veux, pourvu que tu l'ordonnes,
Pourvu qu'auparavant, mon Coeur, tu me pardonnes,
Je ne fuis point le coup, je n'attends que cela.
Mais on vient, et que veut l'Écuyer que voilà ?

130

135

SCÈNE II

Écuyer, Coryléon, Cloriande, Roseline.

UN ÉCUYER *(présentant au Duc la bague de sa femme)*

Je vous viens, Monseigneur, présenter ce beau gage,
Qu'à peine j'ai tiré d'entre les mains d'un page !

CORYLÉON

Cette bague ? D'un page ? Et de qui ?

140

ÉCUYER

De Persin.

CORYLÉON

Ah ! Le petit voleur ! Je connais son larcin ;
La bague est à ma femme, il aura pu lui prendre.

ÉCUYER

Non, Monseigneur, il l'a d'un page d'Aristandre.

CORYLÉON

D'Aristandre ? Et comment ?

145

ÉCUYER

Cette infernale nuit
Que Vachles pour se perdre éleva tant de bruit,
Vers le petit Persin ce Page se retire ;
Toute la Cour en trouble, eux ne s'en font que rire,
Ils traînent jusqu'au jour cette nuit en jouant,

150

Jusqu'à ce que Persin d'un esprit patient
Lui gagne son argent, et cette bague encore ;
L'autre désespéré, que le malheur dévore,
Veut reprendre sa bague, ils se mettent en feu,
Ils s'outragent l'un l'autre à la fin de ce jeu ;
J'arrive sue les coups, je frappe, et les sépare ;
Je leur tire l'anneau : mais le jugeant très rare,
Monseigneur, je vous suis venu le présenter.

155

CORYLÉON

Croirai-je mon soupçon qui revient me tenter ?
Mais non, tu ne te rends subtil qu'à mon martyr,
Ingrat, méchant esprit.

160

ÉCUYER

J'oubliais à vous dire
Qu'en se fouillant l'un l'autre et se faisant courber,
Je vis au milieu d'eux cette lettre tomber ;
Je la prends aussitôt : voyez, elle s'adresse,
Et n'est pas sans dessein écrite à la Princesse.

165

(En ouvrant la lettre.)

(Il regarde à la signature au bas, et dit.)

(Il commence à lire, et s'arrête au premier mot.)

(LETTRE D'ARISTANDRE À ROSELINE.)

CORYLÉON

Donne, retire-toi.
Que je suis curieux !

Mon coeur impatient est jaloux de mes yeux.
 On signe ici ma mort sous le nom d'Aristandre. 170
 L'AMOUR. Après ce mot, ô Dieu ! Que dois-je attendre ?
 Toutefois avalons le reste du poison.
 L'AMOUR, et vos désirs ont forcé la raison,
 L'ambition cède à vos larmes,
 Je viens de rompre la prison, 175
 Pour n'avoir désormais que celle de vos charmes.
 Je reviens par devoir, et par nécessité
 Reprendre où je laissai la vie,
 Jouir d'une félicité
 Qui surpasse mon sort, et non pas mon envie. 180
 Il redit ces deux Vers en cette sorte.
 Reprendre où tu laissas la vie ?
 Jouir d'une félicité ?
 C'est trop, malheureux Prince, à quoi lire le reste ?
 Un mot dit tout mon mal, à la fin cette peste 185
 Qu'un traître sein couvait, s'étend et se fait voir,
 Tu m'as trahi, méchante ! Ô rage ! Ô désespoir !
 Éclate, ma fureur, je vois que tu te joues,
 Sus, apprête des feux, des potences, des roues,
 Invente à cette fin des supplices nouveaux, 190
 Qu'on me fasse venir des fers, et des bourreaux :
 Que n'ai-je votre esprit, Cannibale, Buzyre,
 Pour trouver à mon choix quelque nouveau martyre !
 Ça, je me veux baigner les mains dedans leur sang,
 Oui, je leur veux porter le couteau dans le flanc : 195
 Non, ce coup est trop prompt et trop doux, ce me semble :
 Je veux que de leurs mains ils s'égorgent ensemble ;
 Qu'ils se mangent les yeux l'un de l'autre. Ah ! Voici
 Ma paillardie, qui vient d'un oeil tout éclairci,
 J'y vois même à travers la luxure, et sa flamme : 200
 Effrontée, impudique, et tu parais, infâme ?

CLORIANDE

Dieu ! Qu'entends-je ? Mon Frère, êtes-vous hors du sens ?

CORYLÉON

Non non, j'y suis rentré.

ROSELINE

Dans l'enfer je descends,
Ce front injurieux sans autre fer me blesse ;
Ah ! Ma Soeur, est-ce ainsi ?

205

CORYLÉON

Viens, approche Tigresse ;
Fais venir ton mignon, ce Narcisse si beau,
Je veux cous marier avec cet anneau.

ROSELINE

Qu'ai-je vu ? C'est ma bague ; hélas ! Je suis perdue.

210

CLORIANDE

Quel soudain changement ? Qu'en peu d'heure est fondue
L'espérance plus belle !

ROSELINE

Ô sort trop inhumain !

CORYLÉON

Viens lire cette lettre, en connais-tu la main ?

Et bien, après cela que faut-il que je fasse ?

215

ROSELINE

Me tuer, hâtez-vous, c'en est fait, je trépasse ;
 Ô douleur ! Ô martyrre ! Ô rage ! Ô Cieux maudits !
 Prenez, coupez mes jours de tant de maux ourdis ;
 Adieu, ma chère Soeur.

(L'Écuyer accourt avec quelques autres qui l'emmènent.)

CORYLÉON

Oui, vite, qu'on l'emmène :
 Holà, quelqu'un ici ;
 Qu'au supplice on la traîne,
 Que l'on dresse un bûcher, qu'on fasse un échafaud,
 Qu'on massacre, qu'on brûle... Ah ! La voix me défaut,
 Mais non pas la fureur, mais non pas le courage ;
 Allons reprendre vent pour achever l'orage.

220

225

CLORIANDE *(seule, après que le Duc est sorti)*

Dieux ! Que ce vent doit faire un violent effort !
 Que la prudence est vaine où préside le sort !
 Que ma subtilité rencontre ici d'obstacles !
 N'importe ; s'il ne faut que faire des miracles,
 Pour trouver, Aristandre, à tes maux une fin,
 Me voilà résolue à vaincre le destin :
 Je sais que cet orage éclate à ta ruine ;
 Mais aussi l'on saura que parmi la bruine
 Le Soleil quelquefois luit aux lieux qu'il chérit,
 Que l'Amour n'est puissant, ni Dieu, qu'en mon esprit ;
 Et que pour te sauver je me tiens assez forte,
 Fusses-tu dans l'Enfer, pour t'en ouvrir la porte.

230

235

SCÈNE III

Aristandre, Exempt et ses Gardes.

(L'Exempt et ses Gardes arrivent.)

ARISTANDRE *(seul)*

À la fin je respire après tant de travaux,
Un espoir assuré dissipe tous mes maux ; 240
J'éprouve en mon malheur qu'il n'est rien qui ne serve,
L'amour ici me perd, et l'amour me conserve :
Celle dont j'ai souvent rejeté l'amitié,
Ne l'ayant pu d'amour, m'oblige de pitié ;
Son courage amoureux plus fort que mon offense 245
A prévenu mes vœux, on s'arme à ma défense,
Je pense qu'elle veut mon salut plus que moi ;
Par elle ma prison est remise à ma foi,
Et le Prince qui n'a de créance qu'en elle
Perd sa haine envers moi, qui la crut éternelle ; 250
Ici j'ai pour prison la Cour, et le Château,
Lieu de captivité qui ne m'est pas nouveau ;
La Cour n'est-elle pas au plus libre un servage,
Une prison superbe, un honnête esclavage ?
Ah ! Que j'y trouverais mes désirs satisfaits, 255
N'était que ma Camille ignore ces effets :
Auprès de l'Empereur elle poursuit ma grâce ;
Mon amour voit ses pleurs, et la suit à leur trace,
J'entends tous ses soupirs du lieu même où je suis,
Avec elle je marche, et sens tous ses ennuis ; 260
Elle insiste, je presse, elle implore, je prie.
Mais je m'afflige en vain dans cette rêverie ;
Le Ciel en fin se change, il flatte ses malheurs,
Je trouve les plaisirs au milieu des douleurs,
Et ma captivité sans puissance ni charmes 265

Ôte à mes ennemis la rigueur et les armes :
Jamais plus de douceur ne suivit tant de bruit,
Ni jamais plus beau jour une si noire nuit ;
Amour fit cet orage, et lui-même l'apaise.
Mais ma Garde revient, il faut que je me taise.
Ami, que je dirai compagnon de mon sort,
Et bien, que fait le Prince ?

270

L'EXEMPT

Il signe votre mort,
Et son commandement qui porte une tempête
Ordonne qu'un cachot lui garde votre tête.

275

ARISTANDRE

Ah ! Cruel, ah ! Perfide ; Est-ce là cette foi ?
Cieux ! Me réserviez-vous à ce dernier effroi ?
Quel est ce monument ? Dites, que je sache.

L'EXEMPT

Les Grands ont des secrets que la prudence cache ;
Moi, j'y ferme les yeux, et n'en ai seulement
Qu'à vous conduire...

280

ARISTANDRE

Hélas ! Dans mon triste élément ;
Il est vrai, mon destin ne me laisse à cette heure
Pour espoir que la mort, qu'un cachot pour demeure :
Ô Dieux ! Qu'un peu de temps change les jours en nuits !
Que le plus grand plaisir est voisin des ennuis !

285

L'EXEMPT

Suivez-nous.

ARISTANDRE

Que ce n'est déjà même au supplice
Tu me dois suivre, Amour, comme étant mon complice.

SCÈNE IV

Camille, Ménipe, Félismon.

CAMILLE *(seule, retournée de Prague, avec la grâce d'Aristandre, et des défenses de l'Empereur)*

Exécrable Tyran, qui nage dans mes pleurs, 290
De qui la cruauté se rit de mes douleurs,
Dont l'orgueil insolent ne reconnaît personne,
Ni Loi, ni Majesté, ni Sceptre, ni Couronne ;
Qui pour nous ruiner, d'une égale fureur,
Ne craint point sa ruine, offensant l'Empereur, 295
Qui met en même rang ma plainte, et sa défense,
Et ne redoute rien, pourvu qu'il nous offense ;
Qui ne respire plus que le sang généreux
De celui dont le sort rend le mien malheureux ;
Qui veut sur un Ami soumis à sa puissance 300
Entretenir la rage, et punir l'innocence,
Éteindre ses vertus par un injuste effort,
Et me faire mourir mille fois en sa mort :
Toute faveur me nuit, tout obstacle l'irrite,
Ta perte, cher Amant, dans son coeur est écrite, 305
Sa Majesté le peut à peine différer ;
Moi, pour nourrir mon mal, j'ose encore espérer ?

J'aurais mis hors des fers les Tyrans en campagne,
 Arraché le Géant du faix de sa montagne,
 De son tombeau fumeux Encelade tout vif ; 310
 Et je te laisse encore Aristandre captif ?
 Peux-tu souffrir, Nature, un Soleil dans l'abîme ?
 Faut-il qu'à ce Tyran il serve de victime ?
 Non, Camille, préviens toi-même son dessein ;
 Va plutôt lui porter un poignard dans le sein : 315
 De longtemps à ce coup ma valeur est instruite,
 Je n'y manquerai pas à l'extrême réduite,
 Le Barbare saura ce que pèse ma main ;
 Eût-il le coeur ensemble, et le corps tout d'airain,
 Je trouverai le lieu, par où ma rouge lame 320
 Fera, pour en sortir, un passage à son âme ;
 Bien que fille, je tiens sa vie à mon pouvoir.
 Mais, le faible penser qui me vient décevoir !
 Ton Trépas, Aristandre, hélas ! Pourrait-il être
 Pleinement expié par celui de ce Traître ? 325
 Non, d'un si triste coup l'Univers gémirait,
 Le Soleil aurait peur, la Lune blêmirait,
 Le Ciel fondrait en pleurs, et toute la Nature
 Se vêtirait de deuil pour plaindre cette injure ;
 L'Enfer même sensible aux cris de la pitié 330
 Prêterait ses fureurs à ma sainte amitié,
 Et pour punir l'auteur d'un si sanglant outrage
 Le Ciel à cette fois rendrait juste la rage.
 Mais quand tout s'armerait à sa punition,
 Que les Dieux prendraient part à mon affliction, 335
 Je doute si ta mort serait assez vengée,
 Et ma juste douleur dignement soulagée :
 Il faudrait qu'à l'entour de ton flottant tombeau
 Le Soleil dans mes pleurs éteignît son flambeau,
 Que la Nature même expirât sur ta cendre, 340
 Qui t'aurait vu détruire, et ne te pourrait rendre.

Ô Ciel ! Dois-je noyer la terre dans mes pleurs ?

Et si tu les prévois, détourne ces malheurs,

Accorde à ma constance une fin glorieuse,

Après tant de combats rends-moi victorieuse :

345

Encore n'ai-je pas le courage abattu

Jusqu'à n'espérer point ce bien à ma vertu,

Qu'un jour mon beau Soleil ne montre sa lumière,

Qu'un jour il ne revienne à sa gloire première ;

Tu ne lui dois pas moins, juste Ciel. Mais je vois

350

Ménipe de retour qui s'en vient devers moi.

MÉNIPE

Madame, tout va mal ; un démon de malice...

CAMILLE

Achève, à découvert ton secret artifice ?

Parle, tu me verras préparée à tout cas ;

Fût-ce ma mort, ô Cieux ! Ne la différez pas.

355

MÉNIPE

Non, tout a réussi du côté de ma feinte,

L'artifice a porté, ce n'est pas là ma plainte ;

Mon Maître d'assurance a vu le Chapelet,

Trouvé l'invention (remise en un filet)

De casser tous les grains, et par ordre d'élire

360

Les billets enfermés, pour les joindre, et les lire ;

Le tout est arrivé selon notre projet,

J'en suis trop assuré ; ce n'est pas le sujet

Du malheur qui nous blesse, et que je viens d'apprendre.

CAMILLE

Qu'est-ce encore ? Tu crains, mon coeur, il faut l'entendre.

365

MÉNIPE

Pleurez Gylas perdu, l'on va l'exécuter.

CAMILLE

Comment ? Gylas perdu ? Que me veux-tu conter.

MÉNIPE

Que l'échafaud l'attend.

CAMILLE

Bon Dieu !

MÉNIPE

L'impatience
Lui servant de moyens, d'esprit, et de science,
Le pauvre malheureux s'était fait de ses draps
Une corde à descendre...

370

CAMILLE

Eût-il assez de bras ?
Serait-il point tombé ?

375

MÉNIPE

Même de telle sorte
Qu'on le remporte ainsi qu'une personne morte ;

Pris, et jugé d'un temps, on lui va ce matin
Mettre la tête bas.

CAMILLE

Ô fureur ! Ô destin !
Mais parle d'Aristandre, et qu'en dit-on encore ?

380

MÉNIPE

Qu'il le suive de près, et la Cour le déplore,
Chacun le tient pour mort, tous en porte le deuil.

CAMILLE

Plutôt je descendrai vivre dans un cercueil ;
Qu'on ne l'espère pas, tant que j'aurai de l'âme ;
Ah ! Tyran, tu verras.

385

(Félismon arrive avec des défenses de l'Empereur.)

MÉNIPE

Voyez plutôt, Madame,
Félismon qui s'en vient.
Avance, cher Ami,
Viens lui rendre le coeur déjà mort à demi.

390

FELISMON

Mais encore l'esprit, mais encore la vie,
Quelque sort malheureux qui l'aurait poursuivie ;
Quelques vents qui pourraient troubler son front serein,
J'apporte à cet orage un Soleil dans ma main ;
Madame, quittez-moi tant de craintes mortelles ;
Voici de l'Empereur des défenses nouvelles,

395

L'effort plus violent, plus expresses aussi ;
 Votre Oncle ne dort pas une heure en ce souci,
 Reposez-vous en lui : voilà ce qu'il vous mande.

CAMILLE *(les ayant lues)*

Ciel ! Que ta prévoyance est favorable et grande ! 400
 À l'heure que nos maux semblaient être arrivés
 À point qu'on les croit de remède privés,
 Voilà que ton secours nous porte l'espérance,
 Dissipe notre peur, et nous rend l'assurance ;
 Puisqu'aujourd'hui le Ciel s'est déclaré pour nous, 405
 Allez voir le Tyran, prévenez son courroux ;
 Moi, je consulterai le Démon qui m'inspire,
 Sur un nouveau moyen qui serve pour écrire
 Et pour faire savoir le tout à mon Amant.

MÉNIPE *(s'en allant avec Félistmon)*

Nous allons travailler à ce commandement. 410

CAMILLE *(seule)*

Suggère à mon esprit, Amour, quelque artifice ;
 Ou bien si tu voulais me rendre cet office,
 Soulage ici ma main, prête-lui ton secours,
 Bien mieux que le papier tu feras mon discours :
 Va le voir de ma part, Amour, je t'en conjure ; 415
 Sa chaîne lui sera plus légère, et moins dure,
 Les cachots s'ouvriront, le fer s'adoucir,
 La nuit deviendra jour, et l'air s'éclaircira ;
 L'horreur qui par les yeux tient une âme engagée
 Ne s'y trouvera point, ou se verra changée, 420
 Et l'éclat des rayons de ta Divinité
 Remplira sa prison d'une douce clarté :

Mais si tu veux, Amour, m'obliger, et lui plaire,
Va, porte-lui mon coeur, ô Démon tutélaire ;
Son langage muet dont il sait lui parler
Lui contera mes maux, pourra le consoler.
Las ! Je me flatte en vain dans mes peines cruelles ;
Le malheur te retient, il a coupé tes ailes,
Tu n'es Dieu que de joie, et notre passion
Te trouve rarement dedans l'affliction ;
Je vois bien, il le faut, que ma main te conserve,
Le Ciel veut, cher Amant, que seule je te serve.

425

430

ACTE II

SCÈNE I

ARISTANDRE (*dans un cachot*)

Me voici donc enfin jeté dedans ce lieu
D'où ne pourrait sortir non pas mêmes un Dieu,
Où mes pas sont bornés de l'ombre de ma chaîne ; 435
Déplorable jouet d'une secrète haine,
Qui fait un crime en moi d'avoir été vainqueur,
Ah ! Que ces fers aux pieds me pèsent dans le coeur !
Voici doncque le prix que j'ai de ma victoire ?
Ce peu d'espace enferme enfin toute ma gloire ; 440
Tous les jours à la veille, au combat de ma mort,
Prêt de donner la tête à la rigueur du sort,
Moi vivant, je verrai mon honneur en fumée ?
Dois-je mourir ailleurs qu'au front de quelque armée ?
Toi perfide Tyran, qui trahis ma vertu, 445
Prince lâche, et sans foi, que ne me laisses-tu,
Les armes à la main, mourir et me défendre ?
Ta valeur ne l'eût pu, mais ta foi m'a su prendre ;
Combattant pour la vie en une autre prison
J'eusse fait mon tombeau de ma propre maison, 450
Après t'avoir d'un coup arraché les entrailles,
Enseveli les tiens sous les mêmes murailles,
Percé de mille coups, de ma mort échauffé
Dans mon sang et le leur je me fusse étouffé :

Mais si je ne l'ai pas fait, et ta foi parjurée, 455
 Sous qui ma perte fut sourdement conspirée,
 Se servant contre moi des destins et du temps,
 Me livre mille morts, pour une que j'attends :
 C'est en vain que tu veux me déguiser ta rage,
 On sait assez d'où vient le vent de cet orage ; 460
 Vachles mort me revient dedans ton souvenir
 Qu'au sujet de ta femme, afin de me punir.
 Encore si tu veux, je repousse mes plaintes,
 Tu m'auras obligé dans toutes ces atteintes,
 Et la mort à mon choix ne me refuse pas, 465
 Et permets-moi de grâce un glorieux trépas ;
 Fais-moi tenir ici mon épée et mes armes,
 Jette-moi puis après dans l'horreur des alarmes,
 À mes pieds à mon front oppose, si tu veux,
 Ton peuple et tes Soldats, je me ferai dans eux 470
 À ma gloire en mourant un chemin honorable,
 Ma perte en cet état me sera favorable :
 Que n'as-tu ce dessein ? Traître, tu n'oserais ;
 Sur le ventre des tiens tout seul je passerais,
 De tes gens renversés je ferais une échelle 475
 Pour m'élever au Ciel d'une gloire immortelle,
 Je romprais tout obstacle, hommes, fossés, remparts.
 Mais je m'efforce en vain, tenu de toutes parts ;
 Je médite le Ciel, frappé de son tonnerre ;
 Je vole de l'esprit, les pieds pris à la terre : 480
 Non, c'est trop se flatter, mon coeur, il n'est plus temps,
 Tu dois mourir honteux. Mais qu'est-ce que j'entends ?
 Le bruit de ces verrous me coupe la parole,
 L'horreur me fait trembler, mon courage s'envole ;
 Et que serait-ce ? Il n'entre ici que des Lutins ; 485
 Faut-il ainsi languir en crainte des destins ?

SCÈNE II

Geôlier, Aristandre.

(Il lui lève sa chaîne.)

LE GEÔLIER *(ayant ouvert le cachot en sorte qu'on puisse voir Aristandre)*

Vous consumerez-vous toujours en voix plaintive ?
Vous me faites pitié ; non, jamais je n'arrive
Que pour ouïr vos soupirs et vos cris,
Ils me touchent le coeur et blessent mes esprits,
Ce désespoir enfin vous sied mal, et me fâche :
Souffrez que de vos fers, Monsieur, je vous détache.

490

ARISTANDRE

Non, ne me cèle rien, dis-le, puisqu'il le faut,
Est-ce pour exposer ma tête à l'échafaud ?

LE GEÔLIER

N'aurez-vous en l'esprit jamais autre pensée ?

495

ARISTANDRE

Que peut moins, que de craindre, une âme si pressée ?

LE GEÔLIER

Pussé-je vous tirer de prison tout à fait,
Comme de ces liens.

ARISTANDRE

Moi, payer ce bienfait.

LE GEÔLIER *(le menant du cachot sur le Théâtre où est représentée une salle)*

Sortez, venez à l'air.

500

ARISTANDRE

Faut-il que je te vois ?

Ciel !

LE GEÔLIER *(lui donnant un bâton ferré au bout, et creusé au-dedans, où est resserrée et cachée une lettre)*

Tenez ce bâton : Camille vous l'envoie
Pour vous servir d'appui.

ARISTANDRE *(parlant bas)*

Ce n'est pas sans sujet,
Le mystère est couvert. Ami, que cet objet
Me plaît, et me déplaît ! Je connais par lui-même
Et mon malheur ensemble, et son amour extrême.

505

LE GEÔLIER

Promettez-moi, Monsieur, de chasser ces ennuis.

ARISTANDRE

Fais-moi doncque mourir.

510

LE GEÔLIER

Vous vivrez, si je puis ;
Je voudrais vous pouvoir délivrer au contraire.

ARISTANDRE

Qu'est-il, si tu voulais, que tu ne pusses faire ?

LE GEÔLIER

Si je voulais ? Monsieur, et ne savez-vous pas
Qu'aucun secours ne peut vous venir sur mes pas ?
Qu'entré, l'on tient sur moi quatre portes fermées
Telles qu'à les forcer il faudrait des armées.

515

ARISTANDRE

Aristandre sans crainte, et seul, l'entreprendrait ;

LE GEÔLIER

Que dites-vous ? Un Dieu vainement s'y perdrait ;
Ce vœu ne peut partir que d'une âme égarée :
Voyez-vous pas comment cette salle est barrée ?
À moins que de manger les pierres et le fer
On n'en pourrait sortir, ce lieu semble un Enfer.

520

ARISTANDRE

Encore Alcide y put secourir un Thésée.

LE GEÔLIER

Sa délivrance fut, je dirai, plus aisée ;
Toutes deux dans la fable, impossibles j'entends.

525

ARISTANDRE

Donc il y faut mourir ; et qu'est-ce que j'attends ?

LE GEÔLIER

Que de ce lieu mortel sa Majesté vous tire,
Que le prince apaisé...

ARISTANDRE

Dieux ! Que peux-tu me dire ?

530

LE GEÔLIER

Un destin si sanglant se change désormais.

ARISTANDRE

Tu me parles d'un temps qui ne viendra jamais.

LE GEÔLIER

Que savez-vous ? Cet Astre et de sang et de cuivre,
Après avoir bandé sa force à vous poursuivre,
Saoulé de sang humain enfin, s'arrêtera,
De celui de Gylas il se contentera ;
Sa tête, qu'on a vue en butte pur un autre,
Aura fléchi le Prince, et payé pour la vôtre.

535

ARISTANDRE

Comment ? Que me dis-tu ?

LE GEÔLIER

Gylas exécuté.

540

(Il cherche par tout le Théâtre quelque chose pour se tuer.)

ARISTANDRE

De ce destin mortel où me vois-je porté ?
 Qu'une tête innocente ait payé pour la mienne ?
 Ah ! Meurtriers ! Ah ! Bourreaux ! Je vengerai la sienne,
 Le premier qui viendra je le veux étouffer,
 L'immoler aux fureurs que je sens m'échauffer : 545
 Montrez-vous, approchez, venez, sanglants ministres,
 Satellites du sort et des Parques sinistres,
 Prince, Tyran, bourreaux, tous ensemble mêlés,
 Ouvrez, je vous attends : et quoi ? Vous reculez ?
 Supplices des humains, Érynnés de la terre, 550
 Qui ne soufflez qu'horreur, que souffre, que tonnerre,
 Pestes, qui ne vivez que de meurtre et de sang,
 Venez, pour vous saouler, je vous tendrai le flanc ;
 Ne saurais-je trouver un fer qui me soulage ?
 Prêtez donc, ô mes mains, vos ongles à ma rage, 555
 Mes charitables mains aidez à mon courroux,
 Sus, cherchez moi le coeur, et le crevez de coups :
 Peureuses, vous tremblez ; ah ! Ce respect m'irrite,
 Ma fureur vous absout, mon coeur vous sollicite ;
 Courage, arrachez-moi les yeux, et les cheveux, 560
 Ouvrez mon estomac, tuez-moi, je le veux :
 Qui des deux m'aime plus ? Que celle-là commence ;
 Plus chère m'est ici celle qui plus m'offense :
 Ma dextre, encore as-tu pour armes un bâton ;
 Pousse-le dans mon coeur, tires-en à tâtons 565
 L'âme chaude, bouillante, et toute rouge encore.
 Il se met à genoux regardant la petite pointe de fer
 qui est au bout du bâton, dont il se veut tuer.
 Avant que de mourir, petit fer, je t'adore,
 Beau présent de Camille ! Ah ! Je l'entends assez, 570
 Je vois pendre à ce bout tous mes malheurs passés ;
 Par là ne dis-tu pas, Camille, que je meure ?

Oui, je t'obéirai jusqu'à la dernière heure ;
Vois comme je chéris ce qui me vient de toi,
Je l'envoie à mon coeur, c'est un coup de ma foi ;
Enfonce là dedans, sois cruelle à me plaire,
Pousse, ma main.

575

LE GEÔLIER

Ô Ciel ! Et que voulez-vous faire ?

ARISTANDRE

Un coup digne de moi ; tu t'opposes en vain.

LE GEÔLIER

Je vous empêcherai...

580

ARISTANDRE

De mourir ?

LE GEÔLIER

Dans mon sein
Je tournerai plutôt et le coup, et l'atteinte.

ARISTANDRE

Ta bonté me déplaît ; va, laisse-moi.

LE GEÔLIER

La crainte
Ne m'obligera pas à vous plaire en ceci.

585

ARISTANDRE

J'assemblerai ma force.

LE GEÔLIER

Et moi la mienne aussi.

(Il se tirent ce bâton, qui étant creux et coupé par la moitié, chaque bout leur demeure à la main, et une lettre tombe au milieu d'eux, que le Geôlier relève.)

ARISTANDRE

C'est trop.

Ah ! Qu'ai-je fait ? La ruse est découverte ;
Mon imprudence en fin me causera ma perte,
D'un côté je la cherche, et de l'autre elle vient ;
La tienne préviendra, méchant, qui me retient ?

590

LE GEÔLIER *(se jetant à genoux pour l'apaiser)*

Holà, Monsieur, pardon.

ARISTANDRE

Donne-moi cette lettre.

595

LE GEÔLIER *(lui donnant la lettre)*

Avec elle ma vie encore, pour la mettre
À tout ce qui pourra vous plaire et vous servir.

ARISTANDRE

Cette rare bonté se joue à me ravir.

LE GEÔLIER

Ceci passe le jeu, comme votre espérance ;
En ma fidélité prenez de l'assurance :
J'ai pitié de voir perdre un homme comme vous.
Je vous servirai d'âme et de cœur contre tous,
Prêt à tout hasarder pour vous tirer de peine,
J'entre dans vos destins, votre fer est ma chaîne ;
Retirez-vous, Monsieur, et vous fiez en moi.

600

605

ARISTANDRE

Ô Ciel ! Plus qu'à lui-même aujourd'hui je te dois.

LE GEÔLIER

Que pussiez-vous devoir la vie à mes services.
Mais tandis que j'aurai recours aux artifices,
Voyez ce qu'on vous mande, et prêt à revenir
Ce que vous écrirez je le ferai tenir ;
Voilà par un bonheur le papier, et la plume.

610

ARISTANDRE

Pourrai-je m'y fier ?

LE GEÔLIER

La foudre me consume,
Au cas...

ARISTANDRE

N'achève point, j'offense ta vertu.

615

LE GEÔLIER

Pour résoudre ce point je l'ai bien débattu ;
Mais je suis immuable à quoi que je m'engage.

ARISTANDRE

La douceur de l'humeur et celle du langage
Démentent sa bassesse, et sa condition.

LE GEÔLIER *(il le remet à la chaîne)*

Monsieur, ne doutez point de mon affection ;
Je mourrai courageux à ces pieds que j'enferme.

620

ARISTANDRE

Tu m'enchaînes le coeur d'un lien bien plus ferme.

SCÈNE III

Coryléon, Cloriande, Roseline, Exempt et ses Gardes.

CORYLÉON *(parlant à sa Soeur)*

Non, toutes vos raisons ne sauraient l'excuser,
Mon amitié s'en plaint, et c'est en abuser ;
Retirez-vous, ma Soeur, une grâce dernière
Garde un mot en secret à cette Prisonnière.

625

CLORIANDE *(s'en allant avec les Gardes)*

Que ce mot à mes soins causera de discours !
Qu'en lui votre fureur prenne un paisible cours.

(Il tire un poignard pour lui planter dans le sein.)

CORYLÉON *(seul avec Roseline)*

Enfin je suis à moi, mais plutôt à la rage ;
Quoi ? Je cherche ma main, elle me fuit ; courage !
Commence, ma fureur, elle attend après toi :
Déloyale, voici qui parlera pour moi,
Ma main fait mon discours tout prêt à te confondre ?

630

ROSELINE *(à genoux lui tendant le sein)*

Dépêchez, je l'entends, mon sang lui veut répondre :
Mon coeur s'enfle d'orgueil en ce bonheur nouveau
D'avoir à mon trépas un si noble Bourreau ;
S'il mérite la mort, qu'elle vous satisfasse ;
Ne la méritant point, encore est-ce une grâce :
Ah ! Que ce coup m'est doux, qui m'oblige en mourant !

635

(En la pensant frapper, le poignard lui tombe des mains.)

CORYLÉON

Change l'eau de ses yeux, et rougit ce torrent :
C'est trop.

640

ROSELINE

Oui, de faveur, pour une malheureuse.

CORYLÉON

Mais le poignard échappe à ma main rigoureuse.

ROSELINE

Ah ! Le traître, l'ingrat, c'est plutôt à mon sein.

(Les Gardes retournent sur le Théâtre.)

CORYLÉON

Que croirai-je ? Sinon qu'il est de son dessein ? 645
Ô Dieux ! Tout me trahit ! Qui faut-il que je blâme,
Mon coeur, l'amour, ma main, le poignard, ou ma femme ?
Vous ne me vaincrez pas, Cieux, destins, ni pitié,
Non, vous ne triomphez encore qu'à moitié ;
Je veux pour témoin de votre lâche envie 650
Son tourment dure autant que ma haine, et sa vie,
Qu'elle-même en vivant ait de quoi murmurer
De n'en pouvoir sortir, non plus que l'endurer ;
Je veux qu'une prison ne lui parle à toute heure
Que de combien la mort est plus douce et meilleure : 655
C'est un point résolu. Gardes, venez ici.

ROSELINE

Me refuser la mort, et me traiter ainsi ?
Nature, ouvre l'Enfer, caches-y ton ouvrage.

CORYLÉON

C'est trop, tu n'en verras en vivant que l'image ;
Allez, qu'une prison dans l'horreur et les fers 660
Montre au moins à ses vœux le tableau des Enfers.

ROSELINE

Ton coeur le montre mieux, où sont tant de furies ;

Mais lâche-les sur moi.

CORYLÉON

C'est assez, tu me pries :
Qu'on me l'ôte d'ici ; puisqu'elle veut mourir,
J'ordonne qu'elle vive, et je la veux nourrir,
Du sang que versera ce Mignon qu'elle adore.

665

ROSELINE *(s'en allant)*

Je plains cet innocent plus que moi-même encore.

CORYLÉON

Innocent ? Un perfide ; oui, pleure son trépas,
L'Empereur, ni le Ciel, ne l'empêcheraient pas.

670

SCÈNE IV

Le Geôlier, Camille, déguisée en Valet portant le tablier et la truelle de masson.

LE GEÔLIER

Vous avez entendu l'état de ma fortune
Inhumaine toujours, et toujours importune ;
Le bien m'accompagna seulement au berceau,
Et le mal me suivra jusques dans le tombeau ;
Au milieu des tourments, et même en l'infamie
Ma naissance trop noble est ma seule ennemie ;
Que n'ai-je moins de coeur, ou du moins d'adversité !

675

CAMILLE

Il faut donner un temps à la nécessité,

Qui peut être constant n'est jamais misérable ;
 Il est vrai que ton sort me semble déplorable,
 Et que le souvenir des biens qu'on a perdus
 Touche plus que les maux quand ils sont attendus ;
 Mais celui qui changea ta fortune dès l'heure,
 La peut changer encore, et la rendre meilleure.

680

LE GEÔLIER

L'espérance pour moi ne fut jamais un bien ;
 Le mien, c'est de n'avoir et de n'attendre rien ;
 On a presque autre mal que le bien qu'on espère.

685

CAMILLE

Il n'est pas qu'un bon coeur à la fin ne prospère :
 Le Ciel nous garde un bien, qu'il semble nous cacher ;
 Ne peut-on pas l'avoir ? Il le faut arracher :
 Vois-tu comme je fais ce que je te conseille ?
 Que je demande au Ciel par force une merveille ?
 Cet habit et mon sort ne te disent-il pas
 Que la vertu de tout se forme des appas ?
 Vois comme il faut dompter la fortune envieuse,
 Vois de la pauvreté l'image glorieuse ;
 Considère en nous deux qu'un courage constant
 Tient malheureux le Maître, et le Valet content.

690

695

LE GEÔLIER

Judicieux Valet, qui se rend cet office,
 À qui le Maître même a voué son service,
 À qui devrait un jour l'Univers obéir.

700

CAMILLE

Me flatter maintenant c'est presque me trahir,
Notre condition te le semble défendre,
Et je ne voudrais pas que l'on nous put entendre :
Continuons la feinte, et dedans son regret
Donnons à ton Captif un plaisir si secret.

705

SCÈNE V

Aristandre, Camille, le Geôlier.

(Camille et le Geôlier seront au dessous de sa grille qui l'auront ouï dire tout.)

ARISTANDRE *(seul, et dedans le Cachot)*

Misérable, es-tu mort ? Ou si tu pense vivre
Parmi tant de travaux que le destin te livre ?
Cette nuit, cette horreur, l'outrage, et le tourment,
Font-ils pas de ce lieu l'Enfer d'un pauvre Amant ?
S'il est privé de bien, de joie, et de délices,
Tous les objets d'ici ne sont que des supplices ;
Je me puis dire un Ombre, un fantôme amoureux,
Ils parlent comme moi, moi je souffre comme eux ;
Le Soleil chez les Morts ne peut jamais descendre,
S'il éclairait ici, ce serait de la cendre ;
La douleur et l'amour, de ce corps que j'avais
Ne m'ont laissé du tout que le coeur et la voix,
Et gardent à mes feux qu'ils ne peuvent éteindre
Le coeur pour endurer, et la voix pour me plaindre ;
Encore cette voix, afin de dire mieux,
N'est qu'un Écho des cris que j'ai faits en ces lieux,
Et ce coeur où l'amour a retiré mon âme,
N'est rien qu'un feu d'essence, et l'esprit d'une flamme ;

710

715

720

Tellement que n'ayant autre chose du mien, 725
 Sans aimer et souffrir, je ne serais plus rien :
 Ô Dieux ! Qui donnez cours à mon malheur extrême,
 J'aimerai de souffrir, et vous, souffrez que j'aime ;
 Non, je ne vous demande ou de vie ou de jour,
 Que ce qu'il en faudrait pour expirer d'amour, 730
 Et rendre à ma Maîtresse une preuve certaine
 De mon ressentiment, et du fruit de sa peine :
 Ou si c'est trop, ô Dieux ! Accordez à ma foi,
 Comme je vis en elle, et qu'elle meurt en moi,
 Si mon trépas devance ou borne sa victoire, 735
 Qu'à la fin mon tombeau soit le prix de sa gloire.
 Mais vous n'en ferez rien, Tyrans malicieux,
 De ce qu'on souffre en Terre, on en rit dans les Cieux ;
 Mon sort contagieux et qui se communique
 Fait de mon seul malheur une peste publique, 740
 Et parmi la rigueur de mes travaux divers
 Je suis, en me perdant, pour perdre l'Univers :
 Je rends de tous plaisirs une Cour orpheline,
 Mon destin a perdu Vachles, et Roseline,
 Par moi Coryléon ne vit plus qu'en fureur, 745
 Cloriande qu'en peine, et la Cour en horreur :
 Mais toi, de qui les soins davantage m'affligent,
 Qui pour trop m'obliger presque me désobligent,
 Camille, qu'attends-tu ? Mon malheur et tes vœux
 N'auront qu'un seul destin, pour nous perdre tous deux ; 750
 L'injustice et les Cieux ont arrêté ma perte ;
 Et n'osant t'assaillir par une force ouverte ;
 De peur que la vertu leur reprochât ce tort,
 On te bat de mes coups, pour mourir de ma mort :
 Cruel, injuste sort ! En ta rigueur extrême 755
 Faut-il pour me punir passer hors de moi-même ?
 De la faute d'un seul faire deux malheureux ?

CAMILLE *(l'interrompant)*

Oui, car tout est commun à deux coeurs amoureux.
Le mien m'échappe, Ami, je ne puis plus l'entendre ;
Ouvre, dépêche tôt.

760

ARISTANDRE *(ne sachant d'où vient cette voix)*

Dieux ! Qui parle ?

CAMILLE *(l'appelant)*

Aristandre !

ARISTANDRE

Qui me répond ?

CAMILLE

Mon âme !

ARISTANDRE

Oracle injurieux...

765

CAMILLE *(se faisant voir à lui, le Cachot ouvert)*

Que prononce Camille, et que donnent les Dieux ;
Ne sont-ce pas les Dieux qui m'obligent à prendre,
Si ton malheur le veut, un tombeau dans ta cendre.

ARISTANDRE

Ô Dieux ! Qu'ai-je entendu ? Mais qu'est-ce que je vois ?
Deux miracles vraiment qui surpassent ma foi :

770

Ah ! Camille.

CAMILLE

Ah ! Ma Vie.

ARISTANDRE

Amour ! Est-il croyable
Que ce lieu désormais me paraisse effroyable ?
Doncque je vois reluire le Soleil aux Enfers ? 775
Le plaisir se vient rendre au milieu de mes fers ;
Et le Ciel, raccourcit dans le sein de la terre,
Pour montrer tous les feux que son espace enserre,
Et faire d'un Cachot un nouveau Firmament,
Ne me présente ici que deux yeux seulement : 780
Où luissez-vous ? Beaux yeux ! Qu'elle est cette aventure ?
Qu'un pauvre habit nous cache un trésor de Nature ?
Que c'est mal enchâsser un diamant si beau !
C'est vêtir le soleil d'une ombre et d'un tombeau :
Et toi, que mon amour appelle son Aurore, 785
Qui conduis en ce lieu cet Astre que j'adore,
Ôte-moi ces liens, ses yeux en ont assez
Qui me tiennent le coeur et les sens enlacés ;
Ajoute à la première une seconde grâce,
Que sans empêchement, et libre, je l'embrasse. 790

LE GEÔLIER *(lui ôtant sa chaîne)*

Que ce petit service au-dessous de mes voeux
N'est à la fin suivi des effets que je veux.

ARISTANDRE

Ami, dans ta bonté...

LE GEÔLIER

Monsieur, le temps nous presse.

ARISTANDRE

Que ta vertu reluit ! Et bien, chère Maîtresse,
Il faut doncque souffrir que sa fidélité...

795

CAMILLE

Soit mémorable un jour à la postérité :
Si vous le connaissiez, sa fortune est étrange ;
En cet infâme état où son malheur le range
Il est plus déguisé que moi-même en ces lieux ;
Lui-même une autre fois vous le peut dire mieux,
À d'autres entretiens cette heure nous appelle.

800

ARISTANDRE

Je le crois de Maison, l'apparence en est telle,
Son esprit, son discours, et sa foi me l'ont dit,
Que je dois reconnaître, ou mourir sans crédit.

805

LE GEÔLIER

Employez mieux ce temps, Monsieur, je vous conjure.

ARISTANDRE

Est-il faveur plus rude, et plus honnête injure ?
Il lui faut obéir, nous sommes sous sa loi.

CAMILLE

Oui, car il est mon Maître.

ARISTANDRE

Et c'est un Dieu pour moi.

810

LE GEÔLIER

Je le désirerais, pour vous tirer de peine.

ARISTANDRE

Qui sans vous me serait beaucoup moins inhumaine :
Tous vos bienfaits ne vont qu'à ma confusion ;
Vous puis-je voir, Madame, à mon occasion
Toujours dans les soupirs, et toujours dans les larmes ?
Qu'attendrons-nous enfin d'Adraste, et de ses armes ?
A-t-il reçu ma lettre ? Et n'est-il pas venu ?
Ne m'est-il plus ami ? Qui l'aurait retenu ?
Ses soldats dorment-ils ? Ou suis-je encore en vie ?

815

CAMILLE

Je crois que l'entreprise enfin sera suivie
De tous les fruits heureux qu'apporte un bon conseil ;
J'ai fait à nos desseins un secret appareil,
Qu'Adraste et ses soldats en peu viendront éclore,
S'il accorde à mes vœux le secours que j'implore ;
Félismon est allé le trouver de ma part.

820

825

ARISTANDRE

Il manquera peut-être, ou ne viendra que tard :
Tous ses désirs pour moi n'ont été que fidèles ;
Mais...

CAMILLE

La seule amitié lui donnera des ailes.

ARISTANDRE

Mon malheur plus puissant les lui pourrait couper.

830

LE GEÔLIER

Parlez bas, quittez-vous, on marche, j'ois frapper.

CAMILLE

Qui nous surprend ?

LE GEÔLIER

Ô Dieux ! Cloriande en personne.

CAMILLE

Je tremble à son abord.

LE GEÔLIER

Cet accident m'étonne.

835

SCÈNE VI

Cloriande, Geôlier, Camille, Aristandre.

(Elle parle au Geôlier.)

CLORIANDE

Enfin je l'ai vaincu, j'ai dompté sa fureur,
Mon esprit s'est montré plus fort que l'Empereur,
Mon frère a relâché, sa colère s'apaise ;
Je te puis voir encore, Aristandre, à mon aise,
Et te dire le droit que ma protection
Mérite désormais en ton affection :
Mais que l'occasion favorise ma peine !
Tiré de son cachot le Geôlier l'amène ;
Un tiers est avec eux.
Quel est ce beau garçon ?

840

845

LE GEÔLIER

C'est mon valet, Madame, il est fils d'un maçon ;
Je l'ai conduit ici...

CAMILLE *(parlant bas)*

Justement à sa perte.

LE GEÔLIER

Pour mettre quelque pierre en la muraille ouverte.

CAMILLE *(parlant bas)*

Je la porte vraiment cette pierre en mon coeur,
Il est plus froid que marbre, et n'a plus de vigueur.

850

CLORIANDE *(ayant regardé Camille longtemps)*

Telle profession fait honte à son visage,
Et des traits ne sont pas propres à cet usage.

ARISTANDRE (*parlant bas*)

Oui, tout est découvert, n'en attends rien de mieux.

CLORIANDE

Il a je ne sais quoi d'agréable en ses yeux ;
Quel est son nom ?

855

LE GEÔLIER

Niais ; c'est la sottise même :
Voyez ce front baisé, voyez-lui ce teint blême,
Qui dans un sot respect marquent sa lâcheté ;
Ces pâles traits de gueux les nommez-vous beauté ?

860

ARISTANDRE (*parlant bas*)

Que sa feinte rigueur me plaît, et qu'elle est douce !
Qu'elle vient à propos !

LE GEÔLIER

Marche, quand on te pousse ;
Il a les pieds pesants de même que l'esprit.

CLORIANDE

Les coups ne chassent point sa grâce qui me rit ;
Je l'admire ; et connais...

865

ARISTANDRE (*parlant bas*)

Sans doute notre feinte.

CLORIANDE

Que tu lui perds le coeur et l'esprit dans la crainte ;
Traite-le, je le veux, un peu plus doucement :
Retirez-vous d'ici tous deux pour un moment.

870

LE GEÔLIER *(en se retirant)*

De combien de frayeurs ce moment nous délivre !

CAMILLE

Je pense qu'en lui seul je commence de vivre ;
Que ne suis-je dehors ! Écoutons néanmoins.

CLORIANDE

Aristandre, je prends tous mes soins à témoins,
Et l'Hydre de tes maux sans cesse renaissante,
Si quelque affection fut jamais plus puissante
Que celle qui par moi te conserve aujourd'hui.

875

CAMILLE *(parlant bas, et l'écoutant)*

Il faudrait donc ôter celle que j'ai pour lui.

CLORIANDE

Tes maux et mon secours te disent que je t'aime ;
Tu ne vis que par moi, ne vis que pour moi-même ;
Peux-tu me refuser ce qui semble être à moi ?

880

ARISTANDRE

Et bien, tenez ma vie, une autre tient ma foi ;
Je sais que je vous dois cet air que je respire,

Que mon salut dépend des lois de votre empire.

CAMILLE *(parlant bas)*

Dis de sa tyrannie, et de sa passion.

885

ARISTANDRE

Mais ce bien qui me vient de votre affection,
Ne me le donnez-vous que par le prix d'un crime ?
Puis-je vivre, et quitter la flamme qui m'anime ?

CLORIANDE

Cette flamme ? Imprudent, qui t'aurait fait mourir,
Sans la mienne, qui put seule te secourir.

890

ARISTANDRE

Au contraire, en mes maux c'est elle qui m'assiste,
Son amour réjouit cette demeure triste.

CLORIANDE

Elle te donne donc un bien qu'elle n'a pas ;
Son cachot et le tien n'ont-ils point quelque appas ?
Tout son plaisir n'est plus qu'à chercher une porte
Pour sortir, en mourant, des maux qu'elle supporte.

895

ARISTANDRE *(regardant Camille)*

qui était derrière la porte du Cachot et la tenait.
Elle ne cherche pas ce qu'à l'heure elle tient.

CAMILLE (*parlant bas*)

Il passe trop avant ; Dieux ! Jusqu'où l'on en vient ?

LE GEÔLIER

Il lui répond de vous, mais elle entend d'une autre :
Écoutons leur discours, et finissons le nôtre.

900

CLORIANDE

On lui ferme un chemin, que chacun trouve ouvert.

ARISTANDRE

Elle y sait bien venir, elle l'a découvert.

CLORIANDE

En vain le voulut-elle ; on la détient captive,
Et pour son plus grand mal on permet qu'elle vive :
Mais change cet amour.

905

ARISTANDRE

Jamais.

CLORIANDE

Romps ce lien.

ARISTANDRE

Il est trop fort.

CLORIANDE

Et prends en moi-même ton bien.

910

ARISTANDRE

Je n'en veux jamais d'autre, et n'en aurai qu'en elle.

CLORIANDE

Qu'attends-tu d'une infâme, et d'une criminelle ?

ARISTANDRE *(se déclarant ouvertement)*

Ah ! Madame, c'est trop, vous passez à l'excès ;
Si Camille n'a point un plus heureux succès,
Notre amour pour le moins n'a ni honte ni vice ;
Sa gloire est dans mes fers, la mienne en son service.

915

CLORIANDE

Quoi ? Roseline enfin lui cédera le lieu ?

ARISTANDRE

C'est ce que veut le Ciel, et que ferait un Dieu.

CLORIANDE

Qu'encore à celle-ci je serve de seconde ?

ARISTANDRE

Elle n'en eut jamais et n'aura dans le monde.

920

CLORIANDE

Tout ainsi que ma Soeur, Camille aura son tour.

ARISTANDRE

Je l'aimai de respect, de devoir, non d'amour.

CAMILLE *(parlant bas)*

Je serais trop heureuse ; ô Dieux ! L'osai-je croire ?

CLORIANDE

Ainsi de mes bienfaits tu perds toute mémoire !

ARISTANDRE

Nullement, je les porte empreints dedans le coeur.

925

CLORIANDE

Pour les y mettre aux pieds d'un ennemi vainqueur,
Qui superbe y régner en fera ses trophées ;
C'est ainsi que tu rends mes plaintes étouffées ;
Ingrat, me veux-tu perdre, en te donnant secours ?
Que veux-tu ?

930

ARISTANDRE

Par ma fin celle de vos amours.

CLORIANDE

Oui, méchant, tu l'auras. Mais ma rage allumée
Fait des désirs de feu, qui s'en vont en fumée ;

Je ne vivrai jamais, si je le fais mourir ;
À tout autre dessein il me faut secourir :
Vis, cruel, insensible, et triomphe, barbare,
Objet seul, et témoin d'une amitié si rare.

935

LE GEÔLIER *(parlant à Camille)*

Retirons-nous plus loin, qu'elle ne trouve ici
Un objet de sa haine, et deux témoins aussi.

CLORIANDE

Jamais affection ne fut plus irritée,
Plus forte, ni plus digne...

940

ARISTANDRE

Ou si peu méritée ;
Madame, c'est ici l'excès de mon malheur.

(Elle s'en va en colère.)

CLORIANDE

Que tu nourris, ingrat, ta peine, et ma douleur ;
Je te ferai sentir... Mais la faible vengeance !
Je ne puis contre lui que manquer d'allégeance ;
Mes coups me blesseraient la première avant lui ;
Ciel ! Tu n'as point de Dieux pour guérir mon ennui.

945

ARISTANDRE

Elle me fait pitié, mais plus de mal encore ;
Ce Soleil se couchant va perdre son Aurore :
Camille retournant avec le Geôlier.
Non, je la vois qui vient ; ô l'effet nonpareil !

950

L'Aurore à cette fois a chassé le Soleil.
Et bien, la vérité vous est-elle connue ?
Lui pouvez-vous encore opposer quelque nue ?

955

LE GEÔLIER (*le voulant remettre à la chaîne*)

Rentrez, dépêchons-nous ; la Princesse m'attend.

CAMILLE

Aristandre, il est vrai que mon cœur est content,
Ton amour ne me fit jamais plus de caresse,
Je suis de Valet feint véritable Maîtresse ;
Mais je veux, si le Ciel n'en abrège le cours,
Te faire en peu de temps le Maître de mes jours.

960

ARISTANDRE

Et les miens n'auront plus de Soleil que vous-même ;
Que je veux faire voir sur le visage blême,
Et conserver ici, pour combattre le sort
Entre la nuit, l'horreur, le péril, et la mort.

965

SCÈNE VII

Adraste, Félimon.

ADRASTE

Qu'on tienne en un cachot la Vertu prisonnière ?
Qu'une action si belle efface sa lumière ?
Dis-tu que l'échafaud par deux fois fut dressé ?
Ah ! Ce récit cruel me rend tout insensé ;
Ami, je me serais perdu pour ta défense,
De son sang le Tyran m'eût payé cette offense :

970

Encore n'est-il pas assuré du danger,
Trois mille hommes que j'ai sauront bien le ranger,
Prêtes à se retirer, ils m'aimeront mieux suivre
Que de languir chez eux inutiles à vivre, 975
Je leur ferais forcer les Astres et les Dieux,
Avec eux j'oserais entreprendre les Cieux :
Et que la Silésie, et qu'une seule Ville
S'opposât à leur front de défense inutile ?
Ce n'est pas le travail d'une nuit seulement. 980

FELISMON

Monsieur, il faut agir ici subtilement ;
On n'y veut pas entrer par une force ouverte,
L'entreprise doit être et discrète, et couverte ;
Aule ne se peut pas battre d'un coup de vent,
Vous vous y pourriez perdre et les vôtres devant ; 985
Peu de peine et de bruit nous la doit rendre nôtre,
Menacée en une heure, et prise dans une autre :
Camille a des moyens déjà prêts à la main,
Qui passent et l'esprit de son sexe, et l'humain ;
On vous fera savoir le lieu, la force, et l'heure 990
Qu'en un si grand dessein l'on trouvera meilleure ;
Sans paraître, et couvert, tenez-vous cependant
À quelque peu de là, toujours en attendant,
Épandez vos soldats de loin par les villages,
N'approchez que d'un jour Aule, ou ses voisinages ; 995
Bref, ne remuez rien, que votre argent touché,
Toujours prêt à partir, et toujours embûché :
Voilà, Monsieur, en peu ce que l'on vous propose.

ADRASTE

Mon courage m'inspire et médite autre chose :
Toutefois je suivrai ce que l'on m'a mandé ; 1000

Qu'on sache qu'une fille enfin m'a commandé ;
 Oui, Je prends son désir pour le mien, et pour ordre,
 Son vouloir est ma loi, je n'en veux pas démordre.
 Ô divine Amazone ! Ô fille ! Que veux-tu ?
 Est-il encore au Monde une telle vertu ? 1005
 Si le siècle en pouvait produire de semblables ;
 Le monde reviendrait à ses premières fables ;
 Comme jadis Hercule, Adraste filerait,
 À la honte du sexe, et Camille armerait ;
 Les maris deviendraient esclaves de leurs femmes, 1010
 Portant le fer en main, et dans les yeux les flammes,
 Le courage, l'ardeur, le fiel, et le courroux,
 Tous détrempés d'appas, leur siéraient mieux qu'à nous ;
 La Beauté serait mâle, et l'horreur des alarmes
 Au milieu du carnage aurait même des charmes, 1015
 Ce ne serait plus qu'un, la grâce et la valeur ;
 Sans épine on verrait nous rire toute fleur ;
 Les femmes n'auraient plus ni jaloux ni barbares,
 L'amour serait sans crainte, et leurs faveurs avars
 S'offriraient librement à qui plairait le mieux, 1020
 Les moins parfaits seraient punis devant leurs yeux,
 Et le sot seulement se verrait misérable :
 Tu serais, Aristandre, un Dieu de cette fable ;
 Ces Dames, dont l'amour te perd en sa ferveur,
 Jouiraient du pouvoir, et toi de la faveur ; 1025
 Elles me préviendraient à punir l'insolence
 Et l'humeur d'un Jaloux, de qui la violence
 Mérite d'éprouver les fureurs d'un destin
 Tel que souffrit Penthée en sa tragique fin.
 Mais c'est discourir ; Camille, je vais joindre 1030
 La menace aux effets, et montrer qu'elle est moindre ;
 Va d'un proche secours de ne pas l'avertir.

FELISMON

Que puisse avecque vous la fortune partir,
Que la gloire partout accompagne vos armes.

ADRASTE

Un Ciel à conquérir m'offrirait moins de charmes.

1035

ACTE III

SCÈNE I

Camille, un Médecin.

CAMILLE

Son mal me fait horreur, et vous fera pitié,
Je l'étends sur moi-même et le souffre à moitié ;
Cependant l'Insensé chante quand je soupire,
Je pleure de sa peine, et lui n'en fait que rire ;
S'il cherche les dangers dans sa confusion,
J'ai par crainte le mal qu'il n'a qu'en vision ;
Il se travaille à tout.

1040

LE MÉDECIN

Cela provient, Madame,
De certaines humeurs qui lui surchargent l'âme,
Qui tiennent son esprit à leur force sujet,
Lui font des passions presque de chaque objet ;
Si qu'il se porte à tout, et d'un sens invincible.

1045

CAMILLE

Je crois, pour être fou, qu'il devient insensible ;
S'il voit du feu, sans crainte il se jette dedans,

Il court vers le Soleil, suit les flambeaux ardents ; 1050
 En ce temps que l'Automne à l'Hiver a fait place
 Il va nu par la rue, et couche sur la glace,
 L'eau, la neige, et le froid ont pour lui des appas,
 Partout, sans le trouver, il cherche le trépas ;
 On dirait à le voir franchir une muraille, 1055
 Que son corps est de fer, ou les pierres de paille ;
 S'il se jette en un gouffre, il en revient léger,
 Il semble qu'il s'entend avecque le danger,
 Que tous les Éléments respectent sa folie ;
 L'eau rit sur toute chose à sa mélancolie ; 1060
 Il cherche la plus froide, et s'y tient une nuit,
 Là par jeu se plongeant, il se cherche, il se fuit,
 Il s'embrasse, il s'échappe, il s'enfonce, il se hausse ;
 Volupté dans un mal aussi vrai qu'elle est fausse :
 Il rentre le matin, et quitte les fossés, 1065
 Non sans quelque regret des lieux qu'il a laissés ;
 Même pour témoigner sa passion étrange,
 Sur ces habits mouillés il en baise la fange,
 Habits, qui n'étant plus que pièces et lambeaux,
 Font horreur à chacun, et lui les trouve beaux : 1070
 Doux et facile à tous, ô cruel avantage !
 Il s'offense lui seul. D'en dire davantage,
 Nullement ; vous saurez juger par les accès
 La nature du mal qui cause ces excès.

LE MÉDECIN

En cela je ne vois qu'une marque certaine... 1075
 Ménipe entre sur le Théâtre ; dès l'abord il se laisse tomber,
 bien qu'il soit soutenu par un homme.
 Mais quel bruit ? Le voici.

CAMILLE

Qui se soutient à peine ;
La jambe tout en sang ; ô Cieux ! Il est tombé ;
Ami relève-le.

1080

SCÈNE II

Ménipe, Camille, Médecin.

MÉNIPE *(en folie)*

Qui me l'a dérobé ?
Je le tenais tantôt ; ouvrez-moi cette porte ;
Mon Maître, fuyez-vous Ménipe de la sorte ?

LE MÉDECIN

Madame, faites-lui prendre un peu de repos.

1085

*(Comme cet homme qui l'a amené, le veut mettre dans une chaise à bras, pour
le faire reposer.)*

CAMILLE

On n'en jouira pas.

MÉNIPE

Qui me retient au dos ?
Ah ! Je sens un vautour qui m'arrache les ailes.

CAMILLE

Ménipe...

MÉNIPE *(en les considérant tous deux)*

Vois-je en un corps trois pucelles ?
N'est-ce pas devant moi Proserpine, et Pluton ?
Que je sois en Enfer ? Et par où descend-on ?
Aristandre, où faut-il que je te cherche encore ?
Je te suivrai partout, et ces lieux que j'abhorre
Ne...

1090

1095

LE MÉDECIN

Le sort de son maître a causé cet effort.

(Puis se relevant de la chaise.)

(Ici cet homme le voulant remettre sans sa chaise, il fait des feintes comme s'il passait l'eau en ramant, et après s'être essuyé comme s'il eût été bien échauffé, on dirait qu'il prend de l'eau à deux mains pour boire et se rafraîchir.)

(Ici il s' imagine d'avoir passé le Styx, et d'être à l'autre bord dans l'Enfer, où il a toutes ces visions qui suivent.)

(Il court après le médecin qui est là, qu'il prend pour Aristandre en Enfer.)

(Ici on le remet de nouveau dans la Chaise, où il s'endort.)

MÉNIPE *(tombant dans la chaise)*

Non, je ne dirai mot, puisqu'en fin je suis mort.
Mais dites-moi premier en cette nuit profonde
Si ce n'est pas dormir que de vivre en ce Monde,
Faut-il fermer les yeux, puisque l'on n'y voit rien ?
Arrête, vieux Charon, ah ! Je te connais bien ;
Je sens que tu me mets doucement dans ta barque.
Buvons à la santé de la plus belle Parque ;

1100

Je crois que l'eau du Styx est le vin des damnés.
 Que ces lieux sont partout d'Ombres environnés ! 1105
 Dieux ! Tout est en alarme en ces demeures sombres ;
 Un Hercule nouveau trouble encore les Ombres ;
 Les foudres ont trouvé le chemin d'ici-bas ;
 Les Titans déchaînés font de nouveaux combats ;
 Les Parques sont aux mains ; le désordre s'augmente ; 1110
 Cerbère s'est caché de peur chez Radamante,
 Qui sous un corps fumant de souffre et de vapeur
 Fuit lui-même, et se met sous les lois de la peur ;
 Ici tombe de crainte Icare en l'onde noire ;
 Là Tantale en fuyant passe l'eau sans en boire ; 1115
 Tityre à demi-mort, par de nouveaux efforts
 Fuit, et porte caché le Corbeau dans son corps ;
 Ixion tout lié court, et traîne sa roue.
 Je le vois, le voilà, ce Vainqueur qui se joue ;
 Ah ! Mon Maître, est-ce vous qui domptez les Esprits ? 1120
 Mais d'où vient qu'en leurs lacs je me retrouve pris ?
 Plongé dans l'eau d'oubli je sens qu'ils me renversent,
 Pour me faire dormir mille Démons me bercent.

LE MÉDECIN

Je vois qu'il s'assoupit, sans doute il dormira,
 Comme à lui ce repos aussi nous servira. 1125

(En dormant il fait mille grimaces et milles postures ridicules, qui ressemblent à des convulsions.)

MÉNIPE *(se réveillant en sursaut)*

Si je ronfle, j'ai peur d'éveiller les Furies
 Dedans leur lit de fer.

CAMILLE

Dieux ! Que de singeries !
Si l'esprit dans le corps encore sommeillait ?
Ce repos le travaille autant que s'il veillait ; 1130
Que son mal m'est sensible ! Hélas ! Quelle posture !
Monsieur, cette action vous parle et vous conjure :
Doncque cette fureur jamais ne cessera ?

LE MÉDECIN

Patience, attendez, tout cela passera ;
Faible et las, du dormir il reprendre l'usage ; 1135
Son cerveau ne lui fait qu'une confuse image
Des choses qu'il croit voir, et que l'on ne voit point ;
Mais dès que le sommeil au repos aura joint
Ses humides pavots, où le sang qui s'allume
Altéré se détrempe, et l'ardeur se consume, 1140
Son esprit rendu juste, et fixes ses regards,
Ses yeux haves, troublés, deviendront moins hagards,
Vous lui verrez l'humeur plus douce et plus tranquille,
Plus vive la couleur, et l'âme plus facile ;
Disposé pour le moins à prendre guérison : 1145
Non que je vous promette encore sa raison,
Cela va bien plus loin, c'est bien un autre ouvrage ;
Moi-même je lui veux préparer un breuvage,
Que Médée autrefois aux Thessales apprit,
Dont l'opération passe jusqu'à l'esprit ; 1150
Par là je vous promets sa guérison certaine,
Mais il faut à cela du temps et de la peine :
Madame, en attendant je sors pour ordonner
Ce qui le peut guérir, et vous doit étonner.

CAMILLE

Vos charitables oins auront leur récompense.

1155

(Il sort, et amène quant et lui cet homme qui avait aidé Ménipe à Ménipe à marcher.)

LE MÉDECIN

Mon Prince ne veut pas, ni ma foi, que j'y pense :
Qu'on ne l'éveille point.

MÉNIPE *(se relevant de sa chaise, tout éveillé, si tôt que le Médecin, est sorti)*

Non pas, qui dormirait ;
Ô ! Le plaisant Docteur ! Hé Dieu ! Qui n'en rirait ?

CAMILLE

Tais-toi ; ne crains-tu point encore qu'il revienne ?
Il contrefait le fou ; j'ai peur qu'il le devienne.

1160

MÉNIPE

Voire, il peut bien porter son breuvage plus loin,
Je crois qu'il lui serait plus qu'à moi de besoin ;
Qu'il s'est bien escrimé de sa folle science !

CAMILLE

J'en attends quelque belle et haute expérience ;
Je vois déjà l'Enfer à ce coup s'employer,
Et crois qu'en ce breuvage il te doit envoyer
La poudre d'un Démon ; et l'esprit d'un atôme,
L'essence d'un éclair, et le sel d'un fantôme ;
Qu'il connaît de secrets ! Et qu'il a de pouvoir !

1165

1170

Quoi ? Marier Médée avecque son savoir ?
Qu'il a fait à propos venir la Thessalie ?
De longtemps il n'aura la fin de sa folie,
S'il faut, pour en guérir, qu'il aille rechercher
L'hellébore en ces lieux dont le voyage est cher.

1175

MÉNIPE

Le dessein en est beau, pourvu qu'il touche un autre.

CAMILLE

Laissons là son dessein, et discourons du nôtre.

MÉNIPE *(parlant sérieusement de sa commission)*

J'espère que nos maux à moitié sont passés ;
Madame, en tous endroits j'ai sondé les fossés ;
Celui que j'ai trouvé plus facile et guéable,
Pour avoir l'eau plus basse, et le fond tout de sable,
C'est du côté qu'on va de la Ville au Château ;
Là par pièces s'en va la muraille dans l'eau,
C'est l'endroit le plus propre à monter et descendre ;
Tout fait pour assaillir, rien n'y fait pour défendre
La brèche a pour cloison de la terre et des ais,
Qui gagne le dessus a gagné le Palais.

1180

1185

CAMILLE

Juges-tu que l'on puisse y présenter l'échelle ?

MÉNIPE

Même aller à la main.

CAMILLE

Ô l'heureuse nouvelle !
Je pense que le Ciel nous devait ce bonheur ;
Mais que te dois-je à toi ?

1190

MÉNIPE

Rien du tout, que l'honneur
Dont vous m'obligez trop à vous servir, Madame,
D'un homme qui n'a plus que votre bien pour âme ;
D'un intérêt commun votre contentement
Acquis par mes travaux me flatte également,
J'attache à ce désir ma gloire, et ma fortune, ,
Sans cela mon esprit me pèse et m'importune ;
Je n'eus, contrefaisant le fol devant les fous,
Jamais plus de raison, qu'en la perdant pour vous ;
C'est peu, pour vous servir, que de courir les rues,
Je volerais léger même dedans les nues,
Je donnerais aux vents dedans l'air des combats,
Les feux ni les torrents ne m'arrêteraient pas,
Cher Maître, où ton service appellerait ma vie.

1195
1200
1205

CAMILLE

Tu m'obliges en lui, ta bonté m'a ravie ;
Je l'en tiens plus heureux et riche de moitié,
Son titre le plus grand est en ton amitié ;
Donner à ce mérite une reconnaissance,
Ô Ciel ! Qui le pourrait ? Il n'est qu'en ta puissance.

1210

MÉNIPE

C'est peindre une fumée, et la dire du feu ;
Madame, jusqu'ici je n'ai fait que bien peu ;

Qu'il me tarde qu'enfin d'une parfaite joie
Mon Maître entre vos bras libre et sain je revoie !
Lors content je n'aurai plus rien à désirer.

1215

CAMILLE

Le Ciel lors adouci, nous pourrons espérer
De voir selon mes vœux ta foi récompensée.

MÉNIPE

Combien, en me donnant, me prend cette pensée !

CAMILLE

Cher Ami, fussions-nous déjà dans ce combat ;
Mais je sens jour à jour que mon espoir s'abat,
Que le malheur détruit ma constance plus ferme,
Que ma longue douleur ne trouvant point de terme
Elle se rend plus forte, et croît avec le temps :
Quand verrai-je, Adraste, et tes drapeaux flottants ?
Ne trouverai-je point quelques Astres propices ?
Tous les chemins pour moi sont-ils des précipices ?
Que le temps à venir m'est long par le présent !

1220

1225

MÉNIPE

Toujours un mauvais jour paraît long et pesant.

CAMILLE

Que ferait Félismon ? Qu'est-ce qui le retarde ?
Sait-il bien que ma vie en ce point se hasarde ?
Qu'Adraste n'attend plus qu'après l'argent venu ?

1230

MÉNIPE

Madame, quand il faut faire par le menu
Une somme d'argent si notable et soudaine,
Croyez-moi qu'il y va du temps et de la peine ;
L'homme le plus habile est assez empêché,
Sur la terre, et dedans, partout l'or est caché.

1235

CAMILLE

Il faut pour un tel coup tout engager, tout vendre.

MÉNIPE

Je crois qu'il fera mieux ; nous ne devons attendre
De sa charge qu'un bon et prompt événement.

1240

(Elle et Ménipe rentrent dans le logis.)

CAMILLE

Cependant il augmente et nourrit mon tourment ;
Je ne sais quel soupçon à tous coups me fait craindre
Qu'au bout de nos desseins nous ne puissions atteindre,
Que le temps à la fin trahissant nos secrets
Moi-même qui les tends je me jette en mes rets ;
Le pensant divertir, mon esprit ne s'attache
Qu'à ce qui peut me nuire, et dont l'objet me fâche ;
Jour et nuit je me trouble, et je ne sais de quoi ;
Ô Ciel ! Chasse la peur et le mal loin de moi.

1245

SCÈNE III

Exempt et ses Gardes, Camille, Ménipe.

(Il frappe à la porte.)

L'EXEMPT

C'est ici ; la voilà, qu'à propos je découvre,
Qui fait entrer son fou.

1250

CAMILLE

Qui frappe ?

L'EXEMPT

Que l'on m'ouvre :
Répondez du logis, vous, et l'environnez,
Vous autres, là dedans avecque moi venez.

1255

MÉNIPE *(ayant regardé par-dessus la muraille)*

Nous sommes découverts, on nous donne des Gardes.

CAMILLE

Ainsi donc en fureur, ô Ciel ! Tu me regardes ?

L'EXEMPT

Ouvrez.

CAMILLE

À qui ?

(Ici l'Exempt dispose ses Gardes à l'entour du logis.)

L'EXEMPT

C'est trop ; au Prince, et à son Exempt ;
Son pouvoir en mes mains le rend comme présent.

1260

CAMILLE

Mourons plutôt, Ménipe.

MÉNIPE

Il faut ouvrir , Madame.

CAMILLE

Ouvre premier ce coeur, fais passage à mon âme ;
Aussi bien de douleur je me sens défaillir.

1265

MÉNIPE

Madame, voulez-vous plus qu'eux vous assaillir ?
Je veux, s'il en vient mal, sur ma tête le prendre ;
Vivez, je vous conjure, au respect d'Aristandre.

CAMILLE

Au contraire, pour lui je dois, je veux mourir.

MÉNIPE

Oui, de peur d'endurer, et de le secourir.

1270

L'EXEMPT *(étant en bas)*

Ouvrez, et promptement, j'enfoncerai la porte.

MÉNIPE *(en haut)*

Le voulez-vous laisser au péril de la sorte ?

CAMILLE

Que penses-tu gagner, me faisant vivre ici ?
Quelques moments de plus.

MÉNIPE

Perdez-en le souci ;
Ma tête du succès vous servira de gage,
Laissez-moi seulement jouer mon personnage.

1275

CAMILLE

Que ne pourrait sur moi ton vouloir emporter ?

(Il se jette du haut de la muraille dans la rue.)

MÉNIPE

Criez donc.

(Il prend une pertuisane de l'un de ces Gardes.)

CAMILLE

Il m'échappe, on ne peut l'arrêter,
Ce fou suit sa fureur, il se jette à la rue ;
À l'aide, mes amis, le malheureux se tue,

1280

Qu'on lui tire ce fer : ah Dieu ! Que fera-t-il ?

(Il en donne dans la porte qu'il met par terre.)

(Camille descendant, il la prend pour Cerbère.)

MÉNIPE

Pour un sceptre en enfer passera cet outil :

Voulez-vous retirer de l'Averne un Thésée ?

1285

Je servirai d'Alcide.

Ah ! La voilà brisée.

Que de fantômes noirs, et que d'Esprits volants !

Que de feux engouffrés, fumeux, étincelants !

Courage ! Le voici ; j'entends venir Cerbère.

1290

(Tandis que les Gardes lui tirent la pertuisane, le Capitaine monte vers Camille, qui l'attend le pistolet et l'épée à la main sur le haut se l'escalier.)

L'EXEMPT

Arrêtez-là, Madame ; il se met en colère ;

Ce Fou se méprendrait, il croit être en Enfer :

Orfus, qu'on lui saisisse et les mains et ce fer.

CAMILLE

Encore à quelle fin tend cette violence ?

L'EXEMPT

Pour empêcher la vôtre.

1295

CAMILLE

Et quelle ? Ô l'insolence !

Parlez bien.

(Il s'enfuit.)

MÉNIPE *(lorsqu'on lui a ôté la pertuisane)*

Révoltés, suis-je pas votre Roi ?
Quoi ? M'ôter cet honneur ? Que ferez-vous sans moi ?
Allez faire punir votre ardeur criminelle ;
Je vais vous laisser tous en la nuit éternelle.

1300

GARDE I

Assez dedans sa tête il porte de faux jours...

GARDE II

Propos pour éclairer l'Enfer.

GARDE III

Il fuit toujours :
Vraiment ce Roi nouveau, d'un plaisant équipage,
Ne va pas mal à pied sans serviteur, ni page.

1305

CAMILLE *(en haut)*

Je ne vous laisserai faire un pas seulement
Sans savoir le sujet de tout ce mouvement.

L'EXEMPT

Madame, voulez-vous, vous perdre dans la force ?

CAMILLE

Vos efforts à mon feu ne sont que de l'amorce ; 1310
Je n'aurai point de peur pour une fois autant ;
Ma liberté ne peut mourir qu'en disputant,
Oui, libre je mourrai comme je la suis née,
Je puis seule, je veux faire ma destinée ;
Je ne reconnais point d'autre que l'Empereur, 1315
Vous faites m'offensant un crime d'une erreur ;
Je suis venue ici dessous sa sauvegarde,
Je ne réponds qu'à lui ; qu'aucun ne se hasarde,
On ne me touche point avec impunité,
Le plus traître en paiera pour tous la vanité ; 1320
Tyran, tu répondras un jour de cet outrage.

L'EXEMPT

Vous employez, Madame, un peu mal ce courage ;
Le Prince n'a pour vous que de l'affection.

CAMILLE

Et me désire morte en son intention ;
L'inhumain, contre moi que veut-il entreprendre ? 1325
Ce qu'on aime, l'on peut sans crime le défendre ;
Faut-il à sa fureur laisser les innocents,
Et mon Époux en proie, et moi, si j'y consens ?
Ce ne sera jamais, que sur l'heure vengée
Je ne sois en ma mort de quelque autre allégée 1330
Un Dieu l'entreprenant, je le rendrais mortel.

L'EXEMPT

Non, Madame, jamais son dessein ne fut tel.

CAMILLE

Et que veulent enfin ces Gardes qu'il me donne ?

L'EXEMPT

S'assurer du logis, et de votre personne,
Vous suivre seulement, et vous accompagner.

1335

CAMILLE

Oui, cependant qu'il veut, le Tyran, se baigner,
Dans le sang malheureux d'une victime offerte ;
Et c'est ainsi qu'il croit m'endormir en ma perte :
Non non, je suis à moi, m'arrêter ? C'est en vain,
Tandis que je tiendrai ce pistolet en main ;
Je verrai qui de vous sera plus téméraire.

1340

L'EXEMPT

C'est s'alarmer à faux, on ne vous veux rien faire.

(Montrant l'épée et le pistolet qu'elle a en main.)

CAMILLE

On ne le peut aussi ; voici de bons garants ;
Je porte feu pour feu, jamais je ne me rends.

L'EXEMPT

Sur votre liberté qui voudrait entreprendre ?

1345

CAMILLE

Ceux qui veulent la mort de mon cher Aristandre ?

L'EXEMPT

Et bien, de ces deux points je vous assurerai,
Sur le plus saint Autel je vous le jurerai ;
Tromper tant de vertus serait-ce pas un crime ?

CAMILLE

Ainsi prête à mourir on flatte une victime.

1350

L'EXEMPT

Faire un coup si méchant ? Quelle main l'oserait ?
Contre elle un foudre ardent pour vous s'opposerait.

CAMILLE

Qu'on ne me flatte point ; je sais, quoi qu'il advienne,
Qu'on ne me promet rien qu'après on ne me tienne.

L'EXEMPT

Ma foi, (recevez-la,) vous assure de tout.

1355

CAMILLE

Or sus, je le verrai, mon esprit se résout ;
On ne me peut tromper qu'une fois en sa vie.

L'EXEMPT

Me punisse le Ciel, si j'en ai quelque envie :
Je crois que de ce bruit vous n'aurez que le son ;
Le Prince quittera peut-être le soupçon
Qui nous a fait venir, lors en cela trompée
Vous trouverez à vous mon coeur et mon épée :

1360

Croyez que je n'ai pas épousé son courroux,
Si je n'étais à lui, que je serais pour vous.

CAMILLE

Cette vertu m'oblige, encore un peu suspecte.

1365

L'EXEMPT

Hors de ma charge, on sait combien je vous respecte.
Entrons.

(Ils entrent dans sa chambre, où par subtilité l'Exempt et ses Gardes la désarment.)

CAMILLE

Je sens enfin mon courage soumis ;
Que ne peut la douceur même des ennemis !

SCÈNE IV

Élyse, Exempt et ses Gardes, Camille.

ÉLYSE *(Damoiselle de Camille)*

Qu'une Servante ait pu causer ce grand orage ?
L'ingrate, la perfide ! Ah ! J'en suis à la rage ;
Voilà tous nos desseins en un coup renversés,
Un foudre sans éclair les a soudain percés,
La tempête nous bat, paravant que prévue ?
D'un coup sourd et caché ce tonnerre nous tue :
L'air n'en devait porter, qu'afin de te punir,
Méchante... Mais il faut songer à l'avenir :
Camille tout le jour sans moi seule laissée,

1370

1375

D'un si cruel assaut mortellement blessée,
Dans la peur et les soins jusques ici m'attend :
La nuit de tous côtés sur la terre s'étend ;
Dès l'Aurore je suis à la Ville sortie,
Devrais-je pas l'avoir de ce coup avertie ?
Hâtons-nous.

1380

GARDE I

Qui va là ?

1385

ÉLYSE

Je suis de la maison.

GARDE II

Entrez.

ÉLYSE

Quoi ? Ce logis est donc une prison ?

GARDE III

J'en vois dans votre sein une autre bien plus belle.

(En montant.)

ÉLYSE

Indiscrets.

1390

GARDE I

Tous armés nous menacera-t-elle ?

L'EXEMPT *(sortant de la Chambre, et y laissant la moitié de ses Gardes)*

Tout vous sera permis, ce point seul excepté.

CAMILLE

C'est en me donnant tout, m'ôter la liberté ;
Les mettre dans ma chambre ? Et moi sous leur puissance ?
Et vous la permettez, ô Dieux ! Cette licence ;
Jamais la cruauté ne vit telle action.

1395

L'EXEMPT

Renvoyez cette faute à ma commission,
C'est avecque regret qu'il faut que je la fasse ;
Jugez ce que je dois, mettez-vous en ma place,
C'est le dû de ma charge, et le point plus exprès.

1400

CAMILLE

Me promettre la vie, et me l'ôter après ?
Et ne m'avoir laissé de toute sorte d'armes
Contre la trahison que les cris et les larmes ?

L'EXEMPT

Et quoi ? Servir son Prince est-ce une trahison ?

CAMILLE

Méchant, ne parle plus ; c'est perdre la raison
Que d'en vouloir chercher d'un traître, et d'un parjure.

1405

(Élyse monte.)

(Il sort.)

L'EXEMPT

Son désespoir éclate, et fait que j'en endure.
Voici sa Damoiselle, il m'en faut décharger :
Vous, ayez-en du soin, et faites-la manger ;
Je vais faire venir la cuisine du Prince.

1410

CAMILLE

Je mangerais son cœur, pourvu que je le tinsse,
Lui seul aiguiserait ma colère et ma faim ;
La cuisine du Prince ? Ah ! L'office inhumain !
Ne lui suffit-il pas qu'ici l'on m'emprisonne ?
Non, ce n'est pas assez, il veut qu'on m'empoisonne,
Et comme il ne me peut perdre d'un coup ouvert,
Il veut faire jouer cette mine à couvert ;
Ma perte, il le sait bien, attirerait la sienne,
Il n'a Ville, Château, ni Fort qui le maintienne ;
S'il osait jusques-là d'autorité venir,
Tout l'Empire armerait afin de le punir,
Il verrait mille bras armés contre sa tête,
Tous les vents tourneraient sur lui cette tempête.

1415

1420

ÉLYSE

Madame, encore plus ; ne vous émouvez point ;
Il est bien éloigné d'en venir à ce point,
Quoi qu'il médite, il est plus que nous dans la crainte,
Sans savoir d'où le coup, il attend quelque atteinte,
Et c'est à ce sujet qu'il vous faut arrêter.

1425

CAMILLE

D'où sais-tu ce qu'ici tu me viens raconter ?

ÉLYSE

Ménipe...

1430

CAMILLE

Parle bas, partout on nous écoute ;
L'as-tu-vu ? Que fait-il ? Tu me réjouis toute,
Au mal que l'on connaît on peut remédier.

ÉLYSE

Encore si nouveau, qu'il ne vient que d'hier :
Ah ! Que votre courroux vous fera de dommage !
Ce gouffre si charmant fait broncher le plus sage ;
J'en eus, vous le savez, quelque appréhension ;
Que ne commandiez-vous à cette passion ?
Éprise de dépit d'avoir été chassée
La Servante vous a cette affaire brassée,
Donnant de vos desseins des soupçons pour avis,
De certains mots tenus par forme de devis,
Qui sous un sens caché marquaient une entreprise ;
Pour Oracle sa voix par conjecture prise,
De crainte on est venu s'assurer de vos mains,
Pour prévenir un coup dont ils sont incertains.

1435

1440

1445

CAMILLE

Qu'elle n'ait révélé rien de plus ? L'infidèle.

ÉLYSE

Non, car elle n'a pu.

CAMILLE

Qui se fut douté d'elle ?

ÉLYSE

Ménipe par ma voix vous conjure au surplus
De ne vous point aigrir en discours superflus,
De trahir leurs soupçons, brider votre colère,
Les empêcher de voir plus outre en ce mystère ;
Surtout de mettre au feu les lettres, les écrits
Qui touchent le dessein, de crainte d'être pris.

1450

1455

CAMILLE

Je ne le puis ; voilà ce qui me tient en peine,
Sans cela je rirais de leur poursuite vaine.

ÉLYSE

Encore n'avons-nous qu'à louer le destin,
Qui toujours à vos maux trouve une douce fin ;
Par Ménipe il travaille en celui-ci sans doute.

1460

CAMILLE

Le Ciel t'en veut ouïr, s'il est juste il m'écoute.

ÉLYSE

Ne faut-il pas, Madame, enfin vous retirer ?
Comment passer la nuit ?

CAMILLE

À rien qu'à soupirer :

Mange, dors, si tu veux ; moi, je ne veux rien prendre,
Ni vivres, ni sommeil, afin qu'il puisse apprendre,
Le Tyran, comme il faut traiter ma qualité.

1465

ÉLYSE

Madame...

CAMILLE

Laisse-moi, ce dessein limité
Porte moins de fureur, crois moi, que d'artifice.

1470

ÉLYSE

Artifice cruel, qui va jusqu'au supplice.

CAMILLE

Bien, je me veux punir ainsi de mon courroux :
La crainte en nous perdant de répondre de nous
Les jettera peut-être en quelque complaisance ;
Pour ne vouloir dormir ni vivre en leur présence
Mes Gardes me lairront la chambre en liberté ;
Et je n'ai rien perdu, ce point seul emporté :
Qu'on ne m'en parle plus ; je puis, je veux le faire :
Si tu m'aimes, tu dois en cela me complaire

1475

ÉLYSE

Retirons-nous au moins d'une si noire nuit.

1480

CAMILLE

Allons, tout mon repos n'est plus que dans le bruit.

ACTE IV

SCÈNE I

(Elle paraît dans une chambre tendue de noir où elle est condamnée à passer le reste de ses jours en prison perpétuelle.)

SCÈNE II

Félistmon, Gardes, Élyse, Camille.

(Ici il apporte des dernières défenses de l'Empereur, et un ban de l'Empire contre Coryléon.)

FELISMON

À la fin, nous verrons l'effet de l'entreprise ;
J'ai fait toucher l'argent, il n'est plus de remise,
Adraste n'attend plus que l'heure de venir ;
Je vais trouver Camille, et l'en entretenir.
Mais la Ville à l'entrée a fait mon sang de glace,
Elle m'est apparue avec une autre face,
Les soldats à la porte, et le peuple alarmé
Ont tenu mon esprit tout confus et charmé ;
Quel suis-je devenu, Ménipe, à ta rencontre ?
Que ta folle fureur de sagesse nous montre !
Enfin j'ai su le tout ; et je viens pour savoir

1485

1490

À quoi Camille veut employer mon devoir ;
Si mon retardement a causé tout ce trouble,
J'apporte assez de quoi pour le payer au double ; 1495
Voici qui bridera la fureur du mâtin,
S'il jappe plus, je tiens en mes mains son destin ;
L'Empereur irrité porte à ce coup le foudre,
Menace son État, proteste de résoudre
Partout en sang et feu hommes, Ville, pays, 1500
Si les commandements ne sont mieux obéis ;
Contre un si grand courroux il n'est Dieu qui le garde :
Chaque mot, chaque pas me pèse, et me retarde ;
J'approche du logis.

GARDE I

N'allez pas plus avant. 1505

FELISMON

Pourquoi ?

CAMILLE *(sortant de sa chambre avec Élyse)*

Bon Dieu ! Je vois Félistmon là-devant :
Ouvrez ; il est à moi. Que mon âme est ravie !
Maintenant je respire et goûte un peu la vie.

ÉLYSE

Madame, vous voyez que le sort inconstant 1510
Finit le mal en bien, le change en un instant ;
Cet heureux accident relève mon courage.

CAMILLE *(Félistmon étant monté avec elle)*

Ami, tu viens de loin me voir dans le naufrage :

Et bien, notre malheur t'est-il allé trouver ?
Aussi bien loin que près, nous veut-il éprouver ?
Parle, préviens ma voix, n'attends pas que j'achève ;
Le Ciel est-il plus doux ? Aurons-nous quelque trêve ?

1515

(Il lui présente les Défenses de l'Empereur.)

ÉLYSE

Mon voyage n'a rien d'un sort si rigoureux,
Que le temps que j'ai mis à me le rendre heureux ;
Madame, tout va bien ; j'ai contenté l'armée,
Aule n'est déjà plus aux soldats que fumée,
Rien n'est dur que le temps à leur courage ardent ;
Voici qui vous pourra conserver cependant.

1520

CAMILLE

Quoi doncque ? De nouveau des défenses encore ?

FELISMON

C'est bien plus ; vous verrez.

1525

CAMILLE *(ayant lu ces Défenses)*

Ô Ciel ! À qui t'implore
Que les plus grands malheurs sont faibles et légers !
Qu'en toi les biens sont vrais, et les maux passagers !
Qu'une juste action te trouve favorable !
Allons prendre en mes maux une nuit agréable :
Sans manger ni dormir le Ciel me maintiendra :
Demain dès que le jour à sa pointe viendra,
Vous irez faire voir à ce Prince barbare
Dans le mal qu'il me fait celui qu'il se prépare ;

1530

D'une tire de là versAdraste rendu
Tu le feras venir dans deux jours attendu :
Beau Soleil, hâte-toi, pour voir tant de miracles,
Dans peu se briseront nos fers, et ces obstacles.

1535

SCÈNE III

CLORIANDE

Que de difficultés travaillent mon désir !
Qu'Amour cache de maux, pour montrer un plaisir !
Que d'épines autour d'une si tendre rose !
Que ses travaux sont grands, et ses biens peu de chose !
Qu'on se donne de peine à perdre son repos !
Depuis que son venin s'est coulé dans mes os,
Je n'ai vu que malheur, je n'ai senti que rage,
Mon esprit ne connaît qu'à peine mon courage,
Il se trouve partout sans être en aucun lieu,
Je porte dedans moi l'Enfer avec un Dieu ;
Mêlé dans tous mes vœux cet Amour qui me brûle
Les avance tantôt, et tantôt les recule,
Toute faveur du sort ne m'est qu'illusion,
Mon propre bien se tourne à ma confusion ;
Et le moment plus doux, où mon âme surprise
S'échappe dans la joie, en fureur la divise.
Ma Soeur est en prison, pour jamais n'en partir ;
Et moi, j'y suis plus qu'elle, et puis moins en sortir ;
Une Rivale ôtée, une seconde arrive ;
J'ôte le bien à l'une, et cette autre m'en prive,
Je gagne d'une main, et de l'autre je perds :
Mais (où mes mouvements se montrent moins experts)
Tout le bien que je fais se tourne à mon dommage ;
Aristandre deux fous a déjà vu l'image

1540

1545

1550

1555

1560

S'une mort qu'il n'eût pu sans moi-même éviter :
 Mais de quoi peut sa vie enfin me profiter ?
 De rien, qu'à me flatter d'une espérance vaine, 1565
 Je travaille, et Camille a le fruit de ma peine :
 Par-dessus ma raison je sens une autre loi ;
 Aristandre, de peur que tu meurs pour moi,
 Je conserve ta vie, et seulement pour elle,
 Ma pitié qui vous sert, à moi seule est cruelle ; 1570
 Ma facile douceur a des appas honteux,
 Mon courage pour moi n'est jamais que douteux,
 Et pour toi, cher Amant, j'embrasse toute peine,
 Je balance ta vie, et ma mort est certaine ;
 Moi-même je me bats, et de mes propres traits. 1575
 N'importe ; cette mort enfin a des attraits :
 Dure-moi, ma fureur, que ma fin s'accomplisse,
 Je n'en saurais haïr l'auteur, ni le supplice.

SCÈNE IV

Coryléon, Exempt des Gardes.

CORYLÉON (*ayant vu les dernières défenses de l'Empereur*)

Dois-je voir de mes mains mon tombeau préparé ?
 Ce mal opiniâtre est-il désespéré ? 1580
 Ne peut-on pas trouver un port à ce naufrage ?
 Que je m'ensevelisse et les miens en ma rage ?
 Quelle bride,   destins, donnez-vous à mes sens ?
 Faut-il que mes efforts se trouvent impuissants ?
 Qu'un orage si grand n'ait fait que de l'écume ? 1585
 Qu'en voulant perdre deux, moi seul je me consume ?
 Ce coup ne peut-il pas jamais être achevé ?
 Depuis un si longtemps je tiens le bras levé,
 Pour montrer en tombant seulement sa faiblesse ;

C'est un foudre qui gronde, et qui jamais ne blesse. 1590
 Ô Dieux ! Qui vous riez là-haut des actions
 Où nous porte le vent de tant de passions,
 Dieux ! Qui savez tous seuls, par un puissant mystère,
 Venger sans passion, et punir sans colère ;
 J'apprends que la vengeance est un objet humain, 1595
 Mais qu'elle n'appartient qu'à votre seule main ;
 Qu'elle est comme un torrent, dont la fureur extrême
 Ravit emporte tout, et s'emporte soi-même ;
 Que c'est un faux ami, qui nous tue, et nous rit,
 Un poison doux au coeur, et mortel à l'esprit. 1600
 Mais qu'il est difficile à l'humaine Nature
 Ou d'être sans vengeance, ou d'être sans injure !
 Celui n'est pas mortel qui vit exempt de soins,
 Qui les peut surmonter, il l'est encore moins ;
 Parmi tant d'accidents qui suivent notre vie, 1605
 Entre l'ambition, la fortune et l'envie,
 La plus forte vertu s'irrite à tant de coups
 Qu'un sort continuel décharge dessus nous,
 Et notre fermeté durant cette secousse
 Branle, comme la Nef qu'un vent pousse, et repousse. 1610
 Malheureux, je l'éprouve en mes maux aujourd'hui,
 Qui n'ai plus de pouvoir, ni d'espoir, ni d'appui,
 Qui vois dans mon État qu'un autre me commande,
 Que ma fureur ne peut ce que je lui demande ;
 Que l'Empereur plus fort, d'un pouvoir souverain 1615
 Contre des Criminels me désarme la main ;
 Que mon courage ardent, et contraint de se rendre,
 Tout offensé qu'il est, n'ose rien entreprendre ;
 Que malgré moi Camille échappe de ses fers,
 Et que j'ai tout l'affront des maux qu'elle a soufferts : 1620
 Quoi ? Faut-il à mes yeux qu'on suborne ma femme ?
 Qu'on trouble ma Maison, et qu'on la rende infâme ?
 Qu'on trahisse ma Ville, ouverte à tous efforts ?

Qu'on choque mon pouvoir et dedans et dehors ?
À ces extrémités pourrai-je me résoudre ? 1625
Mais quelle rage aussi, d'aller contre la foudre ?
Cédons au plus puissant, mon courage, il le faut ;
Il n'est point de pouvoir, qui n'en ait un plus haut ;
Qui sait fléchir un temps, en un autre il commande :
À point nommé l'Exempt vient comme je le commande. 1630
Et bien, ce grand courage est-il point abaissé ?

L'EXEMPT

Il est tel, Monseigneur, que je l'avais laissé,
Et je crains à la fin sa perte inévitable ;
Elle a pris en horreur et le lit, et la table ;
Cette Dame en l'état où la mise la faim, 1635
Montre que le tombeau fut son plus grand dessein.

CORYLÉON

Je crois que tu dis vrai ; mon soupçon diminue :
Dès que la nuit sera sur la Terre venue,
Qu'on décharge sa chambre et d'hommes et de bruit ;
Qu'on garde sa Maison toutefois cette nuit, 1640
Attendant à demain un nouvel ordre encore.

L'EXEMPT

Je ferai mon devoir, c'est lui seul qui m'honore.

SCÈNE V

Félismon, Élyse, Camille, Gardes.

FELISMON

Crois-tu pas que le Ciel travaille avecque nous ?
Nous avons renvoyé sur eux-mêmes leurs coups ;
Leur première fureur enfin mise en arrière, 1645
Ils n'auront d'action qu'en leur crainte dernière ;
Tandis qu'ils chercheront devers sa Majesté
Ou des moyens d'excuse, ou de la sûreté,
D'un assaut prompt et sourd trompant leur vigilance,
Nous les enlèveront dans l'ombre et le silence ; 1650
Je vais faire marcher Adraste à cet effet ;
Crois-moi que cela vaut presque autant que fait.

ÉLYSE

S'il est vrai que les Cieux aujourd'hui nous écoutent,
Ne perdons point de temps, tous les moments nous coûtent.

FELISMON *(en s'en allant)*

Adieu ; vous nous aurez dans deux nuits au plus tard. 1655

ÉLYSE *(seule)*

Tout un siècle de jours vaut moins à leur égard :
Je crois que cette nuit quittera tous ses voiles,
Qu'elle aura des Soleils autant comme d'Étoiles,
Que jusque dans l'Enfer le Ciel éclairera,
Pour montrer les effets que cette nuit fera. 1660
Je vois que celle-ci, jalouse de sa gloire,
De honte, ou de dépit, même en devient plus noire :
Le Ciel perd sa couleur, le Soleil est dans l'eau,

Tout l'air n'est plus qu'une ombre, et qu'un épais rideau :
C'est trop m'entretenir seule dedans ma joie, 1665
Une autre à part au bien que le Ciel nous envoie ;
Allons trouver Camille au bonheur qui nous suit,
Lui porter un Soleil au milieu de la nuit :
J'espère de la voir au logis la plus forte,
Que les Gardes levés, j'aurai libre la porte ; 1670
Aujourd'hui le Tyran devant moi l'a promis ;
Quoi ? Je les trouve encore ? Ouvrez tôt, mes Amis.

GARDE I

C'est trop, il n'en faut qu'un.

GARDE II

Lequel voulez-vous prendre ?

ÉLYSE

Celui-là de vous trois qui moins y doit prétendre : 1675
Or sus, on verra bien qui mérite le moins ;
Comptez-vous vos défauts, vous en serez témoins.

GARDE III

Vraiment cette défaite est d'assez bonne grâce.

ÉLYSE *(en montant)*

Voilà trois vilains pris dans une même nasse.
Camille m'a sans doute entendu, elle sort. 1680

CAMILLE

Tu viens tard...

ÉLYSE

C'est assez, quand on arrive au port ;
Madame, après avoir couru quelque naufrage,
Qui vous y sauverait...

CAMILLE

Tu flattes mon courage ;
Dis-moi, dois-je espérer un semblable bonheur ?

1685

ÉLYSE

Que feriez-vous enfin ?

CAMILLE

Je lui rendrais honneur,
Je le dirais mon Ange, et mon Dieu tutélaire.

ÉLYSE

Je prends ceci pour moi, j'aime à me satisfaire :
Mais dessus quel Autel enfin me mettez-vous ?
Mérité-je pas bien qu'on m'adore à genoux ?

1690

CAMILLE

En un temps moins fâcheux elle me ferait rire :
Elle est folle aujourd'hui : parle, que veux-tu dire ?

ÉLYSE

Que le temps dure peu de ma Divinité,
Que pour être Ange, ou Dieu, l'on n'est pas mieux traité ?

1695

CAMILLE

Il faut lui plaire. Et bien, veux-tu que je t'adore ?
Au moins sachons pourquoi.

ÉLYSE

C'est bien du moins encore :
J'ai défait un Tyran, mon esprit l'a dompté ;
Vous aurez cette nuit la chambre ****e liberté,
Dans peu tout le logis, ainsi que je l'espère.

1700

CAMILLE

Voilà tous mots divins, ils charment ma misère,
Tu viens de proférer l'Oracle de mon bien ;
Il est vrai qu'il n'est point d'esprit comme le tien.

1705

ÉLYSE

Ni de perfections que le vôtre n'emporte.

CAMILLE

Demeurons là ; j'entends quelque bruit à la porte.

SCÈNE VI

Exempt et ses Gardes, Camille, Élyse.

L'EXEMPT

Que fait-elle ?

GARDE I

Voici le troisième Soleil
Qu'elle n'a pris de repos, ni vivres, ni sommeil.

1710

L'EXEMPT

Sa générosité certes est exemplaire,
Cette Vertu n'est pas à son sexe ordinaire,
L'homme le plus constant, je crois, le serait moins.

CAMILLE

Il monte. En ce moment vont finir tous mes soins.

L'EXEMPT *(étant monté en haut)*

Madame...

1715

CAMILLE

Que veux-tu ?

L'EXEMPT

Vous tenir ma promesse.

CAMILLE

Quelle ? D'un Ennemi toute douceur me blesse ;
Tes actions ne m'ont promis que trahison.

L'EXEMPT

Et ma fidélité vous met hors de prison :
Vous donneriez un nom plus doux à cet office...

1720

CAMILLE

Si tu n'avais été d'elle-même complice.

L'EXEMPT

Obéir fut mon crime, et de même obéir
Fait ici ma vertu.

CAMILLE

Suspecte à me trahir.

1725

(Il lève les Gardes de la Chambre.)

L'EXEMPT

Il faut vous contenter ; que ce courroux s'apaise,
Et je vous laisserai cette chambre à votre aise.
Vous, sortez de ce lieu, descendez de ce pas,
Rangez-vous cette nuit tous ensemble là-bas.
Espérez liberté dans peu de jours entière.

1730

CAMILLE *(parlant bas)*

J'espère de faire ici un sanglant cimetière.

L'EXEMPT *(en s'en allant)*

Madame, demandez tout ce qu'il vous faudra.

(Élyse va prendre les écrits touchant le dessein avec Adraste.)

CAMILLE *(parlant bas)*

Votre perte, Méchants, qui bientôt adviendra.

Or ça, voici la nuit que j'ai tant désirée,
Employons-la, mon coeur, elle est trop expirée,
De crainte de surprise et d'autres accidents,
Va prendre les papiers enfermés là-dedans ;
Il faut que maintenant je les réduise en flamme :
Mais je n'ai point de feu ; quoi ? Tu rêves, mon âme ;
Je les avalerais dans mon ventre plus tôt.

1735

1740

ÉLYSE *(avec les Papiers)*

Madame, les voilà.

(Élyse y va.)

(Elle déchire par morceaux toutes les lettres et les écrits d'Adraste.)

CAMILLE

Fais-moi venir tantôt
De l'eau chaude, (et conduis sagement cette feinte ;)
Tu leur diras là-bas, de lassitude atteinte
Afin de mieux dormir que je veux me laver :
On verra les moyens qu'un Dieu m'a fait trouver
Pour sauver, même en l'eau, ces papiers du naufrage,
Puisqu'on m'ôte le feu, mettons-les à la nage ;
Dans ce Poêle échauffé je ne puis seulement
Libre voir un si doux et commun Élément,
Je le sens, j'en jouis, sans que je le possède ;
Il faut que mon esprit cherche un nouveau remède :
Déchirons ces écrits, pour en faire un nouveau,
Puis une pâte enfin, les détrempant dans l'eau :
L'invention est sûre autant comme nouvelle :
Ne les pourrais-je pas brûler à la chandelle ?
Non, ces Gardes sans doute en auraient quelque odeur,
Et je craindrais du feu la fumée et l'ardeur ;

1745

1750

1755

Voici l'eau déjà prête.

ÉLYSE

Elle est toute bouillante.

1760

CAMILLE

Fut-elle de ton sang ainsi chaude et coulante !
Tyran, pour le hacher que n'ai-je ici ton coeur !
Que le mien doucement vengerait sa langueur !
Mais tandis qu'à ceci soigneuse je travaille,
Entre en mon Cabinet, lève de la muraille
Un carreau qui n'y tient que de son propre poids ;
À côté de la porte à l'abord tu le vois.

1765

(Elle y va.)

ÉLYSE

Pourrai-je le tirer ?

(Elle détrempe les papiers dans l'eau.)

CAMILLE

Travaille sans te feindre.
Courage, nous n'aurons tantôt plus rien à craindre ;
Je vois tout mon malheur qui s'en va dans ce fonds :
Que de dangers affreux ! Que de gouffres profonds
Dans ce petit vaisseau se perdent et s'abîment !
Mon désespoir se noie, et mes feux se raniment :
Je vois dessus cette eau ma constance nager,
Et ma peur et mes soins jusqu'au fonds se plonger ;
Je pétris mon salut, je prends un nouvel être,

1770

1775

En voici le levain, je commence à renaître ;
Là-dedans mes ennuis flottent dans un tombeau,
Et mes mains là-dedans me font un coeur nouveau, 1780
Sans sable je fais plus que ne fit Prométhée.
Mais la clarté revient, et l'Aurore apprêtée
Déjà fait atteler les chevaux du Soleil,
L'ombre se passe en l'air, en terre le sommeil ;
Je finis mon travail, et le sien recommence. 1785

ÉLYSE

Avecque peine enfin, toute chose s'avance ;
Madame j'ai plus fait que vous ne croiriez pas.

CAMILLE

Prévenons ces Argus qui nous veillent là-bas.

SCÈNE VII

Exempt et ses Gardes, Camille, Élyse.

L'EXEMPT

Est-il heure à dormir ? Quoi ? Le nez dans la plume,
Encore vous ronflez ? Peu de soin vous consume ; 1790
Quel obstacle à sortir à qui l'eût entrepris ?

GARDE I

Sur le jour ce sommeil a chargé mes esprits.

L'EXEMPT

Ainsi doncque du Prince et de moi, l'on abuse ?

GARDE II

Trois nuits de ce combat vous disent notre excuse.

L'EXEMPT

Vraiment sur votre garde il fait bon s'assurer :

1795

Or sus, videz ce lieu, sortez sans murmurer,

Allez dedans vos lits achever la journée ;

La volonté du Prince à cet effet tournée,

Je viens vous décharger par ce commandement ;

Allez.

1800

GARDE III

Ne faut-il pas vous suivre ?

L'EXEMPT

Nullement.

CAMILLE

Qu'ils tempêtent là-bas ; je suis hors de l'orage.

ÉLYSE

Nous avons tout à temps achevé notre ouvrage ;

Voici l'Exempt, Madame ; il monte seul à nous.

1805

CAMILLE

Ses Gardes sont levés, cet orgueil devient doux.

L'EXEMPT

Madame, tout à fait en liberté remise,
Je vous offre la foi que je vous ai promise,
Vous me voyez d'un coeur tout prêt à vous servir.

CAMILLE

Moi, d'un autre à te perdre, et prête à te ravir
L'âme dedans ton sang, mortellement frappée,
S'il méritait l'honneur de teindre cette épée ;
Traître, t'oses tu bien devant moi présenter ?

1810

L'EXEMPT

Que faut-il pour vous plaire et pour vous contenter ?

CAMILLE

Mourir ; vous le devez de courage, ou de honte,
Qu'une fille, ô Tyrans, aujourd'hui vous surmonte.

1815

L'EXEMPT *(s'en allant)*

Le temps adoucira, Madame, ce courroux.

CAMILLE

Quand il m'aura vengée, et bientôt, de vous tous.
Qu'ai-je dit ? Il s'en va ; M'aurait-il entendu ?
À peine suis-je au port du naufrage rendue,
Et je me jette encore un coup au même vent ;
La colère m'échappe, et me nuit trop souvent,
Ne saurais-je souffrir encore une journée ?
Dois-je ainsi par mes mains troubler ma destinée ?
Désarme-toi, mon coeur, attends encore un peu,

1820

1825

Par un si faible éclair veux-tu perdre un grand feu ?

SCÈNE VIII

Plainte d'Aristandre dans son Cachot.

(STANCES.)

ACTE V

SCÈNE I

Adraste, Ménipe, Felismon, Coryleon.

ADRASTE

Nous voici tous venus sans bruit, sans violence ;
Ô favorable nuit ! Ton ombre et ton silence,
Qui cachent un triomphe en ce sourd appareil,
Feront tantôt rougir de honte le Soleil.
De vrai, je pense voir déjà même l'Aurore
Qui s'habille pompeuse à ce jour qu'elle honore ;
La nuit, qui m'a conduit dans son obscurité,
En ma seule faveur appelle la clarté ;
Voici juste en son point l'heure de l'entreprise ;
Qu'attendrons-nous de plus ?

1830

1835

FELISMON

Ménipe : ah ! Je l'avise ?
Voyez-vous comme un Dieu l'amène à point nommé

ADRASTE

Ami, nous t'attendions, est-on point alarmé ?

MÉNIPE

Je crois qu'ils sont touchés du bâton de Mercure ;
Le travail aux fossés de puis six heures dure,
Deux cents hommes dedans cette nuit l'ont rempli,
Rien ne les troublés, l'ouvrage est accompli ;
Je pense qu'on pourrait jusqu'au lit les surprendre.

1840

ADRASTE

Allons doncques, Amis, donnons sans plus attendre :
Plutôt que son éclair ce foudre doit passer ;
Nous n'aurons pas de quoi seulement nous lasser.

1845

MÉNIPE

Pour renfort au-dedans nous trouverons Camille.

(Ici il se fait un grand tintamarre de Trompettes et de Tambours, ils tournent derrière le théâtre du côté du Château, et l'on entend que le bruit.)

ADRASTE

Aux armes, à l'assaut, qu'on échelle la Ville.

(Ici le bruit recommencera des Trompettes et des Tambours.)

CORYLÉON *(tout en chemise)*

Ô Cieux ! Je suis trahi, les voilà triomphants ;
Accourez, citoyens, hommes, femmes, enfants ;
Alarme ! Ils sont dedans, le Palais est en proie,
Tout n'est que fer et feu, voici la nuit de Troie :
N'aurai-je aucun des miens qui me prête la main ?
C'est ici, courez-là : Dieux ! Je me tue en vain,
Je vois de tous côté l'Ennemi qui se coule ;

1850

1855

Allons chercher la mort dans le sang et la foule.

SCÈNE II

Aristandre, Camille.

ARISTANDRE *(étant délivré et hors de Prison par Camille)*

Que j'adore ce coeur, Dieu de ma liberté ;
Que je baise ces yeux, dont la divine clarté
Rallume un feu nouveau dans mon âme ravie ; 1860
Que j'accole ces bras, à qui je dois la vie ;
Beau sein, où sont nourris et vivent mes esprits,
Que je meure sur toi, de trop d'amour épris ;
Belle bouche, beau front au dessous de ces armes
Tu ris à mon désir, tu me perds et me charmes ; 1865
Cette fureur accroît leur grâce, et mon amour.

CAMILLE

Cher Époux, je commence à vivre par ce jour ;
Je ne sais dans tes bras que je ne meure d'aise.

FELISMON

Il faut les séparer, quoique je leur déplaie.
Monsieur, vous n'êtes pas beaucoup en sûreté, 1870
Couvrez-vous du Harnais que je tiens apprêté ;
Ici votre salut pend encore en balance ;
Souvent un peuple ému s'arme de violence ;
Mettez-vous en état contre tous leurs efforts.

ARISTANDRE

Oui ; pour moi l'on travaille, et cependant je dors : 1875

Achevons ce théâtre, et l'exploit d'une Dame ;
Donne-moi cet écu, donne-moi cette lame.

CAMILLE

Tu seras donc armé de ma main en ce lieu.

(Ici Camille aide à armer Aristandre sur le théâtre.)

ARISTANDRE

Dessous cette faveur j'attaquerais un Dieu.

SCÈNE III

Cloriande, Aristandre, Camille,Adraste.

CLORIANDE *(seule, armée, et sur les murailles de la Ville)*

J'ai couru tous les coins, ma peine est inutile, 1880
Tour s'oppose à mes vœux ; Où serais-tu, Camille ?
Ne la caches-tu point, Amour ? Ne puis-je pas
Armée à cet effet me rendre sur ses pas ?
Me suis-je donc en vain de ces armes couverte ?
Ne saurais-je trouver mon salut, ou ma perte ? 1885
Mon désespoir me lasse à force de courir.

ARISTANDRE *(étant en bas, et armé)*

Adraste, me voilà prêt à te secourir.

(Elle descend sur le Théâtre par derrière la tapisserie, pour aller attaquer Cloriande.)

CLORIANDE *(les ayant vus)*

Mais ne la vois-je pas là-bas, près d'Aristandre ?
Va, Cloriande, cours ; elle semble t'attendre.

CAMILLE

Le Château pris, allons faire un dernier effort.

1890

(Le Pistolet ayant manqué.)

CLORIANDE *(la surprenant, elle lui tire un coup de pistolet)*

Arrête ; en ta victoire est le coup de ta mort.
Ma main trahit mon coeur ; ah ! Le sort m'a trompée.

(Ici elles se battent : Camille, après quelque légère résistance lui porte un dernier coup d'épée, qu'Aristandre rompt en l'empêchant de porter.)

CAMILLE

Et moi, je ne la suis jamais de cette épée.

(Puis levant le casque à Cloriande.)

ARISTANDRE *(ayant reconnu Cloriande)*

Holà ; Je vous le romps : Mon Coeur, que fais-tu ?
Ce coup eût à jamais offensé ta vertu ;
Quel désespoir, Madame, ainsi vous précipite ?

1895

CLORIANDE

Ô Mort ! En te cherchant faut-il que je t'évite ?

CAMILLE *(ayant reconnu Cloriande)*

Madame, vous toucher ? Dans ce coupable sein
Plutôt je tournerais et mon fer, et ma main ;
Vivez, de notre sexe et l'honneur et la gloire.

1900

CLORIANDE

Dis doncque pour servir de lustre à ta victoire ;
Vivre plus qu'on ne peut c'est mourir doublement,
Tuez-moi...

ARISTANDRE

C'est en vain.

CLORIANDE

Je mourrai.

1905

(Félismon l'emmène.)

ARISTANDRE

Nullement.
Conduis-la, Félismon, et que l'on m'en réponde.

ADRASTE *(suivi de ses soldats)*

Ainsi dans un moment vont les choses du monde ;
La Ville est sous ma main, déjà tout est réduit.

ARISTANDRE *(le saluant par surprise)*

Voici de vos travaux le misérable fruit ;
Embrassons-nous, mon Frère, et tu m'es plus encore,

1910

Tu m'es un autre Dieu, permets que je t'adore.

ADRASTE

Monsieur, si vous m'aimez, ne parlons point ainsi.

CAMILLE

Viens doncque, cher Ami, que je t'embrasse aussi ;
Je te dois tout mon bien, entière je m'engage.

1915

ADRASTE

Mes armes n'ont rien fait que sous votre courage :
Mon Frère, après le Ciel, par elle vous vivez,
Elle vous a conquis deux fois, vous lui devez
(Hors de vos passions) et l'honneur, et la vie ;
Vivez heureux Amants, sans trouble et sans envie,
Jouissez du repos qu'on trouve dans le port.
Mais premier il nous faut par un plus doux effort
Calmer l'orage, et rendre en faveur de Camille
Cette Ville à son Prince, et son Prince à la Ville ;
L'ordre partout remis, sans soupçon sans terreur
Nous irons de ce coup avertir l'Empereur ;
Un Soleil sortira plus beau de ces Ténèbres,
Coryléon a fait vos noces plus célèbres :
Allons rendre d'un coup deux Astres à la Cour.

1920

1925

ARISTANDRE

Ne précipitons rien, j'espère que ce jour
Doit encore servir à quelque autre merveille ;
Sur un nouveau dessein mon esprit se réveille :
Entrons ; quelques moments vous le feront savoir.

1930

CAMILLE

Que tout change, après vous je n'ai plus rien à voir.

SCÈNE IV

(Il se fait du bruit dans une autre chambre à côté, où est enfermée Cloriande.)

CORYLÉON *(enfermé dans une Chambre)*

Astres injurieux ! Qui ne savez que nuire, 1935
 Qui ne faites nos jours qu'afin de les détruire,
 Qui ne m'avez été de tout temps qu'ennemis,
 Voyez l'état dernier enfin où je suis mis ;
 Surpris, emprisonné dedans ma propre Ville,
 Qui n'est plus au Vainqueur qu'une masse servile, 1940
 Esclave d'un captif qui force ma Maison,
 Même au milieu des miens je me trouve en prison ;
 Cette place me nuit, qui devait me défendre,
 Et je perds mon refuge où je devais le prendre ;
 Où même l'attendait un supplice dernier 1945
 Le criminel triomphe, et m'y tient prisonnier :
 Ô Dieux ! Injustes Dieux ! Après un tel outrage
 Qui vous adorerait n'aurait point de courage,
 Humble vous invoquer, après m'avoir jeté
 Dans ce gouffre honteux, ô quelle lâcheté ! 1950
 Nous surcharger de maux, et faibles que nous sommes,
 Qu'est-ce que réveiller l'impiété des hommes ?
 Souffrez, Tyrans, souffrez nos sensibles clameurs,
 Permettez-moi les cris pour le moins quand je meurs,
 Que notre violence à la vôtre s'attache, 1955
 Que la douleur excuse un propos qu'elle arrache ;
 Ce que nous endurons, oyez-le seulement.

La fureur où je suis m'emporte tellement,
Que sans égard de lieu, de temps, ni de personne...
En effet l'on m'écoute, un peu de bruit résonne.

1960

SCÈNE V

Cloriande, Coryléon.

CLORIANDE (*enfermée dans une Chambre prochaine*)

Que je vive contrainte en cette extrémité ?
Ne le crois pas, Amour, mon sort est limité ;
Quoique la Parque fuie un coeur qui la réclame,
Ce bras dedans mon sang doit éteindre ma flamme ;
Méchant que je suis, autre main ne peut pas
Ni d'un plus juste effort m'envoyer au trépas :
Aristandre échappé, qu'est-il besoin de feindre :
Je n'espère plus rien, et n'ai plus rien à craindre :
Sus, ma rage, achevons ma vie et ma douleur ;
De mon sein la trop vive et coupable chaleur
Pour ce coup seulement doit paraître innocente,
Animant mon courroux d'une force puissante ;
Comme un feu m'a blessée, un feu me guérira.

1965

1970

CORYLÉON (*tout étonné : la reconnaît en son désespoir*)

Ô Cieux ! Mais écoutons où sa fureur ira ;
C'est ma Soeur, je l'entends, son désespoir explique
Sur un sujet caché la douleur qui la pique.

1975

CLORIANDE (*continuant*)

Que tu me fais mourir, ô Mort, en t'attendant !
Ce supplice à mon crime enfin va répondant ;

C'est trop peu d'une mort, à moi, qui l'ai donnée
 Mille fois à ma Soeur, qu'on laisse abandonnée, 1980
 Et qui se plaint peut-être au fond d'une prison
 Bien moins de ses tourments, que de ma trahison ;
 Innocente Princesse, hélas ! Je t'ai perdue,
 Un soupçon fut ton crime, une Soeur t'a vendue,
 Ma seule confidence et ta facilité 1985
 Accordèrent ta perte à ma subtilité,
 Ma flamme se couvrit de l'ombre de la tienne.

CORYLÉON

Las ! Je n'ai plus de force en moi qui me soutienne ;
 Malheureux, qu'ai-je fait ? Vertueuse Beauté,
 Tu punis un Tyran dedans sa cruauté. 1990

CLORIANDE

Et sans que l'Innocente eût de vices en elle,
 Ma jalouse fureur la rendit criminelle :
 Ainsi fais-je le mal, elle en a le tourment ;
 Et coupable je vis sans autre châtement ?
 Non, mourons, ma raison me condamne et me juge, 1995
 La mort est mon supplice, et sera mon refuge ;
 C'est par là que je veux, Amour, te surmonter ;
 Mais en ce cas, avant que de rien attenter,
 De crainte que ma mort demeure infructueuse,
 Je te veux décharger, Princesse vertueuse ; 2000
 Entends ce qu'un bon sens me fait dire, et reçois
 Ce criminel aveu, ma Soeur, où que je sois
 Et toi, que je rendis ministre de ma rage,
 Que tardes-tu, mon Frère, à punir cet outrage ?
 N'est-il pas temps d'ouvrir les yeux à ton malheur ? 2005
 Ma trahison n'a plus ni force ni couleur ;
 Voilà ton Palais pris, et ta Ville forcée,

Ton pouvoir mis à bas, ta Grandeur renversée ;
À mon occasion tout cela s'est commis ;
N'en cherche point la cause, ou d'autres ennemis,
C'est moi qui t'ai perdu, qui perdis Roseline,
Qui mis dans ta Maison le discorde maline,
Qui chassai de vos coeurs la paix, leur Élément,
Qui volai son honneur, et ton contentement :
Viens donc pour me punir, avant que je le fasse ;
Mon repentir est grand, ma faute le surpasse ;
Je ne me puis souffrir, et ne vis, mon Germain,
Qu'en attendant la mort et le coup de ta main ;
Prends ce qu'il faut de sang pour une double injure.

2010

2015

CORYLÉON *(parlant haut, et se faisant entendre d'elle)*

Criminelle, qui fait horreur à la Nature,
Ton sang est trop indigne, et ne suffirais pas
Pour expier ta faute et la mienne en ce cas ;
Ô Prince infortuné ! Ta perte en cet outrage
N'est que le moindre coup d'un si cruel orage ?

2020

CLORIANDE

C'est ton Ombre, mon Frère, il est vrai, je l'entends.

2025

CORYLÉON

C'est ton bourreau plutôt, qui te poursuit...

CLORIANDE

Attends ;
Si le meurtrier effort a donné sur ta vie,
Ta mort sera bientôt de la mienne suivie ;
Oui, j'irai te chercher, et requérir merci

2030

Jusques parmi les morts, au Royaume noirci ;
Donne-moi le loisir d'inventer un supplice.

CORYLÉON

En est-il qui ne soit moindre que ta malice ?
Quel foudre assez mortel pourrais-tu ressentir ?

CLORIANDE *(le reconnaissant)*

Celui de ta colère et de mon repentir ?

2035

CORYLÉON

Ton repentir ? Méchante ; il ne vient que de crainte,
À toute extrémité malheureuse et contrainte ;
Ce propos généreux, comme ingrat et tardif,
Ne te sauvera pas, si l'on me laisse vif :
Je n'admire jamais de vertus dans le crime ;
Le mal tire ce bien, mais trop tard, et j'estime
Qu'une vertu qui vient d'une noire action
Adoucit le péché, non la punition.

2040

CLORIANDE

Las ! Je confesse l'un, et je n'attends que l'autre ;
Cette libre action du moins est toute nôtre :
Mon Frère, n'ôtez rien à mon juste remords,
Qui me vend cette gloire au prix de mille morts ;
On peut vivre coupable, et mourir vertueuse.

2045

CORYLÉON

Telle gloire toujours serait défectueuse.

CLORIANDE

Mon courage n'aurait de défaut qu'en un point...

2050

CORYLÉON

Qu'il a perdu ma Femme, et ne la rendrait point.

CLORIANDE

Las !

CORYLÉON

Hélas !

CLORIANDE

Malheureuse !

(Roseline paraît au bout du théâtre.)

CORYLÉON

Innocente Princesse

2055

Que je punis à tort, et qui dans ta tristesse

Auras trouvé la mort moins cruelle que moi,

Pardonne, Roseline...

Ah ! Bon Dieu ! Je la vois

Dois-je croire à mes yeux ? Songé-je, ou si je veille ?

2060

CLORIANDE

Pouvez-vous concevoir, mes sens, telle merveille ?

SCÈNE VI

Camille, Roseline, Aristandre, Coryléon, Cloriande.

*(Ils passent sur le Théâtre, et vont du derrière, pour entrer dans la Prison où est
Coryléon.)*

CAMILLE *(menant Roseline d'une main, et Aristandre de l'autre)*

Allons, Madame, allons rendre la liberté,
Et le jour à celui qui vous l'avait ôté.

ROSELINE

Le Ciel reconnaîtra pour nous deux cet office.

CORYLÉON *(parlant bas, et les voyant)*

À ce compte il nous est également propice.

2065

ARISTANDRE

C'est ce qu'avecque nous il doit à vos vertus.

CORYLÉON

Espérons, désormais les vents sont abattus...

CLORIANDE

Puisque ce beau Soleil après tant de tempêtes
Pour un présage heureux vient luire sur nos têtes.

SCÈNE VII

Adraste, Félismon, Cloriande.

ADRASTE

Tu n'as fait que jeter de l'huile dans mes feux ; 2070
Tous ces mots avancés me sont autant de noeuds
Qui déjà sans la voir m'attachent à ses charmes ;
Comme tu les décris, ses regrets et ses larmes
Sont des sujets d'amour plutôt que de pitié.

FELISMON

Je ne vous en ai pas raconté la moitié ; 2075
Ses yeux...

ADRASTE

Comme divins, par un trait invisible
Sont entrés dans un coeur autrefois insensible.
Quelle vengeance, Amour, est celle que tu prends ?
Retire tant de traits ; c'est assez, je me rends ; 2080
Toujours pour me punir ordonnes-tu que j'aime
Des Objets inconnus ?

FELISMON

C'est celui d'Amour même.

ADRASTE

Ne tente plus mon âme avecque ce discours,
Mais conduis-moi plutôt au lieu de mes amours ; 2085
Voyons...

FELISMON

Vous la verrez dans ses larmes profondes
Come un Soleil couché reluire sous les ondes.

ADRASTE

Parmi l'ombre et dans l'eau ses yeux portent mes fers ;
Et je l'adorerais même dans les Enfers.

2090

CLORIANDE (*parlant bas, et l'ayant écouté*)

Que ne sont-ils ouverts aussi bien qu'à ma plainte,
Comme cette prison s'en est trouvée atteinte !

ADRASTE (*tirant Clorinde de la Chambre*)

Sortez, venez au jour, Madame, et reprenez
La lumière de lui, qu'après vous lui donnez.

CLORIANDE

Que demande le sort ? Que veut-il de ma vie ?

2095

ADRASTE

Que vous ayez pitié de la mienne asservie,
Qui ne prend plus de loi que de votre beauté ;
Qu'en vous rendant, Madame, ici la liberté,
Pour faveur vous souffriez que je perde la mienne.

CLORIANDE

Faut-il, mon bien perdu, que je m'en ressouvienne ?
Aristandre, (ah ? Ce nom augmente mon souci,)
Avait cette façon, parlait, marchait ainsi.

2100

ADRASTE

Mais il ne vous aima jamais de telle sorte.

CLORIANDE (*parlant bas*)

Voilà de tous mes maux d'un coup rouvrir la porte :

Monsieur, ne parlez point de lui, ni pour vous ;

Il fut traître, et je crois les hommes l'être tous.

2105

ADRASTE

Que vous connaissez mal...

CLORIANDE

Le coeur de ces volages,

Qui n'ont dissimulés que feinte et que langages.

ADRASTE

Las ! Combien ce Rocher me prépare d'écueils !

2110

CLORIANDE

C'est demander en vain de l'amour aux cercueils,

Attiser un feu mort, et souffler une cendre

Qui n'en saurait donner et qui n'en saurait prendre ;

Allons, Monsieur, allons me dresser un Tombeau.

ADRASTE

Amour m'en dresse en vous un autre bien plus beau ;

Madame, conservez celui qui vous délivre,

Ne donnez point la mort à qui vous fait revivre.

2115

CLORIANDE

Vous m'assurez la vie ; et c'est ce que je fuis.

(Ici Coryléon paraît.)

ADRASTE

Voici le Prince.

CLORIANDE

Ô Ciel ! Osé-je devant lui
Paraître vive encore t criminelle ensemble ?
Que ferai-je à la voix, si du regard je tremble ?

2120

SCÈNE VIII

Roseline, Coryléon, Cloriande Aristandre, Adraste, Camille.

ROSELINE *(menant par la main le Duc son mari, qu'elle a tiré de Prison, et suivie d'Aristandre et de Camille)*

Vous voyez, Monseigneur, comme tout est changé,
Que le Ciel à mes vœux pitoyable rangé
Couronne ma prison de gloire en mon martyre ;
Par vous j'y fus à tort, et je vous en retire :
Ainsi veut le destin...

2125

CORYLÉON

Que la mort que j'attends
Reculé à mes désirs, pour mourir plus longtemps.

(Elle se met à genoux.)

ROSELINE

Je vois bien que la haine en votre coeur empreinte
Lui fait à mon objet souffrir de la contrainte ;
Ajoutez fers et feux à mes tourments passés,
Sur l'heure tuez-moi, si ce n'est pas assez ;
Quand je n'aurais failli qu'au point de vous déplaire,
Je mérite la mort.

2130

2135

CORYLÉON

Ô constance exemplaire !

ROSELINE

Pardonnez seulement à mon malheur caché
Qui n'a pu fuir l'ombre, ainsi que le péché.

CORYLÉON

Ta vertu s'est fait jour dedans les lieux plus sombres,
Ce Soleil ne fait plus et ne reçoit plus d'ombres,
Le mensonge connu cède à la vérité ;
Pardonne maintenant à ma sévérité ;
Où, s'il faut qu'un trépas te venge de l'injure...

2140

CLORIANDE *(se présentant, et se jetant aux genoux du Prince)*

Voici qui vous fit l'une, et l'autre je l'endure ;
Oui, je souffre à vous voir, bien plus que mille morts ;
Mais c'est peu de l'esprit, vengez-vous sur le corps.

2145

ROSELINE

Ma Soeur, qu'ai-je entendu ? Que vois-je ?

CLORIANDE

Une meurtrière,
Qui pour vous perdre a mis tout devoir en arrière,
Une, que le Soleil ne voit plus qu'en horreur, 2150
Dont le crime à l'Enfer donne de la terreur ;
De qui le sang honteux ne serait pas capable...

CORYLÉON

Méchante, de laver ni ton âme coupable,
Ne ma colère aussi, d'un reproche éternel
Qui blessera toujours mon esprit criminel ; 2155
La mort te punira, sans me purger du crime.

ARISTANDRE

J'appelle de l'arrêt, il n'est pas légitime.

CLORIANDE

Voudriez-vous m'empêcher encore de mourir,
Cruel, qui m'avez fait à ce point recourir ?

CORYLÉON

Non non, n'en cherche point, tu n'as autre complice 2160
Du désordre advenu que ta seule malice ;
Ta mort nous répondra de tout en un moment.

(Il la relève de genoux.)

ADRASTE *(s'interposant pour la défense de sa Maîtresse)*

Oui, si je ne l'empêche, et votre mouvement :
Prince, vous ne pouvez disposer pour cette heure

D'une qui sous ma main prisonnière demeure, 2165
 Ici votre rigueur n'a force ni raison ;
 Voulez-vous de nouveau troubler votre Maison ?
 Après tant d'accidents d'une si longue histoire
 Fuierez-vous un repos qui tourne à votre gloire ?
 Le Ciel qui s'est changé, vous doit changer aussi, 2170
 Comme lui, vous devez vous apaiser ici :
 J'appelle dessus moi l'éclat de son tonnerre,
 Si je n'ai rien entrepris d'une si courte guerre,
 Que la réunion de deux coeurs amoureux,
 De qui l'un retenu sous des fers rigoureux 2175
 Soupirait en prison sa liberté ravie,
 Qu'injustement par vous l'on avait poursuivie ;
 Dedans cette fureur, où le soldat instruit
 A gagné cette Ville, et n'en tire aucun fruit,
 De cette feinte perte un destin vous redonne 2180
 Ce trésor qui vaut mieux qu'une double couronne ;
 Pure, et plus belle aussi qu'elle ne fut jamais,
 L'innocente Princesse apporte ici la paix :
 Que demandez-vous plus au destin qui se lasse
 Quand le désir humain le presse à trop de grâce ? 2185
 En ce don qu'il vous fait, et d'un si rare prix,
 N'avez-vous pas ce quoi contenter vos esprits ?
 Que dans un bien si grand tout le malheur se noie ;
 Et donnez votre Soeur à la commune joie,
 Qu'il ne soit plus parlé de faute ni de pleurs, 2190
 Que le plaisir commence, et cessent les douleurs.

ARISTANDRE

Vous le devez, mon Prince.

(Elle lui présente les clefs de la Ville, et la Duchesse.)

CAMILLE

Et sous telle promesse
Je remets en vos mains la Ville, et la Princesse.

CORYLÉON

Voudrais-je résister à de si doux efforts ?
Courir après une ombre, et refuser le corps ?
Retenir les ennuis, et rejeter la joie ?

2195

(Ménipe arrivé.)

ARISTANDRE

Voici l'auteur du bien que le ciel nous envoie :
Ménipe, avancez-vous.

CAMILLE

Que je t'embrasse, Ami.

2200

(Il présente au Duc Ménipe sérieux.)

ARISTANDRE

Sans toi je ne goûtais nos plaisirs qu'à demi.
Prince, voilà ce Fou, de qui l'esprit sublime
Joignit à la sagesse une ardeur magnanime,
Dont la fidélité vous trompe heureusement.

MÉNIPE

Grand Prince, ma folie eut son commencement
Et finit maintenant avecque votre rage ;
N'êtes-vous plus cruel ? Je suis prêt d'être sage.

2205

CORYLÉON

Dieux ! Que nous trouvons de merveille aujourd'hui !

CAMILLE

Le Ciel visiblement a travaillé par lui.

CORYLÉON

Cet Ami si parfait mériterait un Temple.

2210

ADRASTE

Et pour en mériter, soyons-le à son exemple.

(Il présente à Adraste sa Soeur en mariage.)

CORYLÉON

Je le veux, je l'accorde, et tiens votre amitié
Après ce coup fatal plus chère de moitié ;
Tels Amis je les prise au-delà des Empires.
Quelque Dieu que tu sois qui maintenant m'inspires,
Rends heureux le dessein qu'incertain j'entreprends ;
Vous délivrez ma Soeur, et moi je vous la rends ;
Adraste, possédez ce prix d'une conquête
Qui nous fait rencontrer le Ciel dans la tempête ;
Cloriande, par là j'étouffe le passé.

2215

2220

ADRASTE

Ah ! Que dois-je à celui que je tiens embrassé ?

CORYLÉON

Pareille affection...

ADRASTE

Plus que la vie encore.

CLORIANDE

Ô ! Que le jour est beau d'une si triste Aurore !

CORYLÉON

Préparez-vous, ma Soeur, à prendre dans demain
Un Mari que le Ciel vous donne par ma main.

2225

CLORIANDE

Donc il change pour moi son tonnerre en rosée !

ADRASTE *(la baisant)*

Et d'un Enfer, Madame, il fait mon Élysée.

CAMILLE

Dieux ! Par tant d'accidents nous aviez-vous remis
Jusqu'ici ce bonheur qui nous rend tous Amis ?

2230

ARISTANDRE

Vous seule avez produit toute cette merveille.

CORYLÉON

C'est la force d'Amour, qui n'a point de pareille.

ROSELINE

Quel plaisir aujourd'hui couronne mes tourments !

CORYLÉON

Or sus, chacun s'apprête ; allons, heureux Amants,
Rendre grâce au Temple à celui qui préside
À ce destin caché qui peur tout, et qu'il guide ;
Allons rendre la joue et l'honneur à ma Cour.

2235

ARISTANDRE

Allons-y célébrer ce TRIOMPHE D'AMOUR.